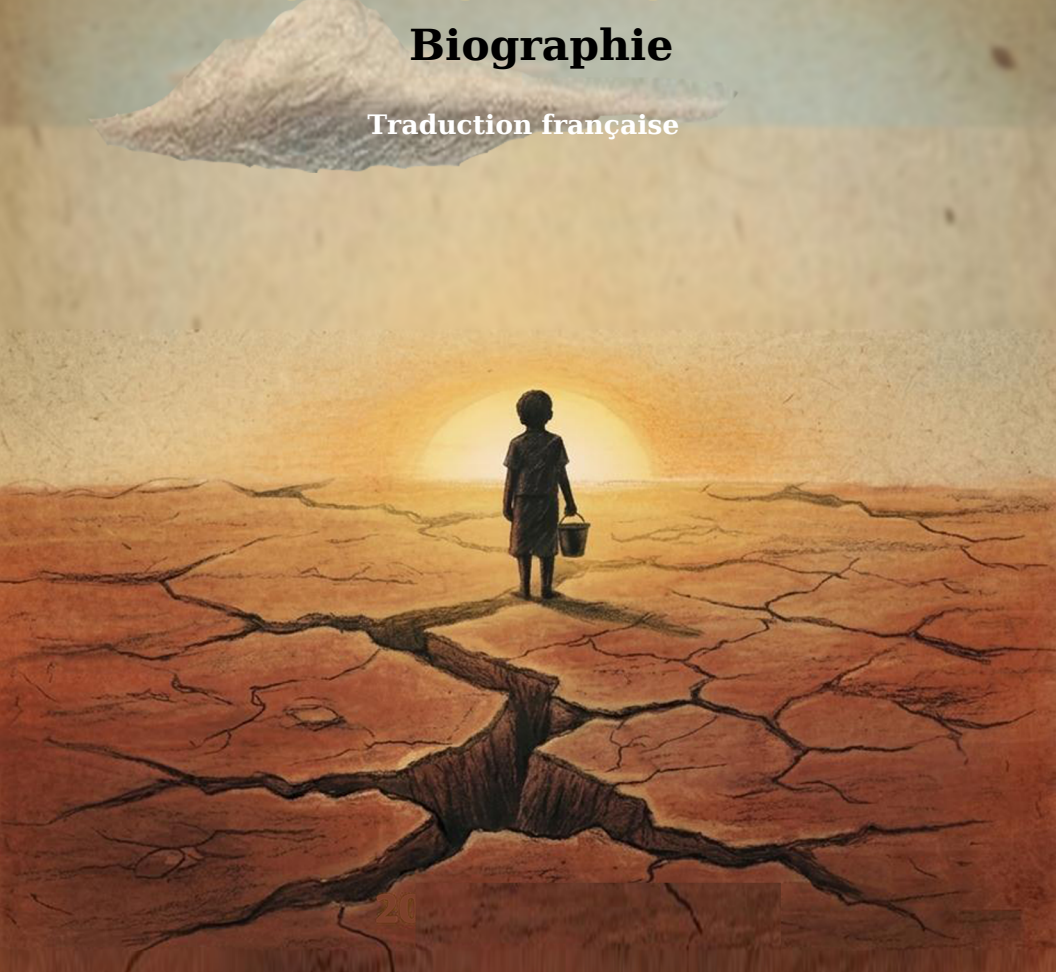


Driss Lagrini

ENFANCE SANS PLUIE

Biographie

Traduction française



Deuxième édition - 2026

Driss Lagrini

**ENFANCE
SANS PLUIE**
Biographie

Traduction française

Driss Lagrini

ENFANCE SANS PLUIE

Deuxième édition - 2026

ENFANCE SANS PLUIE

Livre : Enfance sans pluie
Auteur : Driss Lagrini
Deuxième édition : 2026
Dépôt légal : 3936MO2023
ISBN : 978-9920-42-336-6
Traduit de l'arabe avec l'aide de l'IA
Tous droits réservés.

Driss Lagrini

ENFANCE SANS PLUIE

Préface de la deuxième édition

Lorsque parut la première édition d'Enfance sans pluie, ma première préoccupation était de répondre à un désir intime qui m'habitait depuis de longues années : raconter des événements vécus pendant mon enfance et les partager avec ma petite famille et quelques amis, comme une manière de libérer des souvenirs oscillant entre douleur et espoir, qui n'avaient jamais cessé de m'accompagner. Les raconter me procurait un grand soulagement intérieur.

J'ai considéré cet ouvrage, que j'ai essayé d'écrire dans une langue simple et sincère et avec la sensibilité d'un enfant - capable, par son innocence et ses espiègleries, de transformer bien des événements douloureux en moments plaisants -, comme une occasion de m'éloigner, ne serait-ce qu'un court instant, des écrits universitaires, de leurs questions internationales complexes et bruyantes et de leurs règles strictes.

Dès la diffusion du livre, les échos médiatiques ont commencé à se succéder. J'ai également reçu de nombreux appels d'amis et de compagnons d'enfance, ainsi que d'autres lecteurs, qui saluaient l'ouvrage. Leurs avis allaient de ceux qui y voyaient un document retraçant l'histoire d'une région du Maroc profond ayant souffert de marginalisation et d'oubli, à ceux qui y reconnaissaient la vie de toute une génération ayant traversé de grands événements, tant au niveau national - années de sécheresse, politique d'ajustement structurel, aggravation des problèmes sociaux, grève générale qu'international - évolution de la question palestinienne, fin de la guerre froide, deuxième guerre du Golfe, etc. D'autres considéraient qu'il s'agissait du récit d'une enfance universelle, au-delà des frontières, renvoyant à des événements susceptibles de se produire n'importe où dans le monde. Certains, enfin, estimaient que le livre présentait une expérience humaine faite de rêves, de souffrances et d'ambitions, susceptible d'encourager les enfants et les jeunes des régions marginalisées.

Lors d'une rencontre avec un groupe de lecteurs à l'occasion d'une célébration du livre à Marrakech, une lectrice m'a confié qu'Enfance sans pluie avait fait naître en elle un désir irrésistible de visiter la kasbah de Beni Ammar Zerhoun, de parcourir ses champs et ses ruelles et de se remémorer les différents événements évoqués dans le livre.

J'ai été très heureux de voir des écrivains et des hommes et femmes de lettres réagir à ce travail à travers plusieurs lectures qui l'ont abordé sous des angles différents. Elles m'ont permis d'en découvrir d'autres dimensions et m'ont encouragé à envisager sérieusement de poursuivre le récit d'autres étapes du chemin de la vie.

J'espère que cette nouvelle édition rencontrera davantage d'échos et connaîtra une plus large diffusion, d'autant que l'édition précédente est épuisée et n'a pas pu parvenir à un certain nombre de lecteurs.

Driss Lagrini
Marrakech
30 juin 2026

Préface de la première édition

L'idée d'écrire ces mémoires et de les partager plus largement m'est souvent revenue, après en avoir raconté une partie à ma petite famille et à quelques amis. Je n'ai pas eu beaucoup de difficulté à faire revenir à ma mémoire de nombreux moments heureux, mais aussi certains moments cruels, car ils étaient restés gravés en moi et, pour une part importante, consignés dans des notes d'enfance que j'avais pris soin d'écrire à l'époque dans une langue innocente, non dépourvue d'émotion.

Au milieu de mes préoccupations universitaires consacrées à de nombreux événements et questions internationales tumultueuses, sur lesquels j'ai publié plusieurs ouvrages, études et articles, je me demandais toujours : n'est-il pas temps de me tourner vers ces souvenirs accumulés qui me submergent de temps à autre et dans lesquels je trouve un exutoire, une nostalgie de l'enfance, de l'odeur de la terre et des arbres, de la fumée du four traditionnel, des quartiers du village, de leurs ruelles et du tumulte de leurs enfants ? Ne pourrais-je pas, avec leurs événements simples, leurs petites choses et leurs gens bienveillants, composer un tableau qui témoigne d'une époque révolue, différente peut-être d'autres époques par ses circonstances ?

Ce livre est ainsi un moment de confiance autour de souvenirs et d'événements oscillant entre chaleur humaine, choc et spontanéité, ponctués de quelques espiègleries. Ils se déroulent en grande partie dans mon village natal, Beni Ammar, ainsi que dans d'autres lieux comme Zerhoun et Fès. J'ai tenu à les écrire avec la sensibilité de l'enfant et j'ai essayé, autant que possible, de retrouver les détails de certains lieux, instants et sentiments, malgré les difficultés de l'exercice.

Je ne nie pas avoir rappelé ces souvenirs avec un mélange de bonheur et de douleur. Ce livre tente de plonger dans les sentiments d'un enfant qui a ouvert les yeux sur un petit village blotti au pied d'une montagne, rêvant à chaque coucher du soleil de ce qui pouvait se trouver derrière les collines d'en face. Il cherche à saisir les fils de nombreux instants, avec leur chaleur, leurs espiègleries, leurs rêves et leurs douleurs, et à s'arrêter sur des événements fugitifs qui, dans leur ensemble, incarnent un défi lancé à la dureté de la nature et une victoire de la vie.

Driss Lagrini

Marrakech, le 1er septembre 2020

Rendez-vous avec la vie

« Nous avons besoin de revenir à la vie encore et encore, jusqu'à savoir la maîtriser ! »

- Naguib Mahfouz

Contrairement à son habitude, ma mère me réveilla tôt. Je sortis la tête de sous la couverture et me mis à regarder, par la fenêtre délabrée, le lever du soleil au rythme du chant des coqs et des aboiements d'un chien dans la ruelle. L'odeur du café parfumé au thym se répandait avec force depuis la cour de notre petite maison. Je remarquai mes vêtements neufs posés à côté de moi. Je crus qu'il s'agissait d'une fête religieuse, qui imposait de délaisser un moment les vêtements ordinaires, ou bien d'un voyage avec ma mère hors du village.

Après le petit-déjeuner, je demandai à ma mère, occupée à m'aider à enfiler mes habits neufs : « Où allons-nous ? » Elle me répondit : « Tu as grandi. Aujourd'hui, je vais t'emmener dans un bel endroit qui te plaira beaucoup. Tu y trouveras plusieurs enfants de ton âge. »

Nous arrivâmes devant la porte traditionnelle d'une ancienne mosquée. Elle sourit et me dit : « C'est la jamaa¹. Ici, tu apprendras à lire et à écrire, et tu mémoriseras le Coran. » Elle me confia ensuite au fqih Si Hassan. Il me prit dans ses bras et me fit faire le tour de la mosquée, dont il ne restait qu'une salle de cours, une grande salle de prière, une pièce vide servant de refuge à un vagabond, et une vaste cour au milieu de laquelle se trouvait un puits utilisé pour les ablutions. Puis nous gagnâmes une salle remplie du vacarme des enfants.

Lorsque je pris place sur la natte devant le fqih, la plupart des enfants jetaient des regards furtifs vers ce nouveau venu, vêtu avec élégance, dont les yeux trahissaient l'étonnement devant ce lieu.

Le fqih, vêtu de sa djellaba brun foncé et coiffé d'un bonnet blanc, monta sur une marche située sur le côté de la salle et commença

¹ Espace d'enseignement préscolaire, appelé aussi kouttab ou msid, où l'on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et le Coran. Il s'agit généralement d'une pièce rattachée à la mosquée.

la leçon. Les enfants se mirent à répéter derrière lui les chiffres et les lettres.

Je contemplais le plafond fait de bois rongé par le temps, les murs décorés d'images d'oiseaux et de lettres, ainsi que d'autres images portant des mots écrits d'une belle calligraphie dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de versets coraniques. Je regardais aussi le petit tableau de bois au milieu du mur voisin du fqih et les morceaux de craie blanche et colorée que j'imaginai être de délicieux bonbons. J'étais perdu dans mes pensées lorsque le fqih nous fit signe de partir, annonçant ainsi la fin de la séance.

Dans la cour de la mosquée, je contemplais le bleu du ciel, une volée d'oiseaux et les vestiges des anciens remparts en me dirigeant vers la sortie. Ma mère m'attendait à la porte. Sur le chemin, elle reçut une lettre de Belkaïd, qui faisait office de facteur non officiel : il était payé par ceux à qui il apportait lettres, mandats et convocations, tout en réparant des bicyclettes² et en vendant à crédit de l'huile et des olives. Il lui dit que la lettre venait de mon père, parti quelques mois auparavant travailler en France. Ma mère ne savait ni lire ni écrire ; elle demanda donc à Fattah, le fils de notre voisine, de lire la lettre. Nous fûmes soulagés d'apprendre que mon père avait commencé à travailler dans une exploitation agricole et qu'une somme d'argent nous était envoyée.

Au fond de moi, je souhaitai devenir comme Fattah, vers qui les gens se tournaient pour déchiffrer le mystère des lettres. Cette scène renforça encore mon attachement à la jamaa. Chaque semaine, j'apportais une pièce de monnaie que je remettais au fqih.³

Un matin, ma mère m'annonça que je n'avais plus besoin d'être accompagné jusqu'à la jamaa. Elle me fit sentir que j'étais devenu l'homme de la maison en l'absence de mon père. Elle me chargeait d'aller chercher quelques

² Beaucoup de ceux de sa génération reconnaissent qu'il les a aidés à apprendre à faire du vélo.

³ Un matin, je perdis cette pièce dans une ruelle étroite et sombre menant au kouttab. Pendant plus de quatre mois, chaque fois que je passais par-là, je continuais à la chercher, sans jamais la retrouver.

provisions chez M. Abdallah, l'épicier, à l'aide d'un petit carnet dont je compris plus tard qu'il servait aux achats à crédit. Comme ma mère ne savait pas lire, je ne résistais pas toujours à la tentation de demander quelques bonbons et de les faire ajouter à la liste.

Le sommeil caressait mes paupières tandis que j'écoutais les gouttes de pluie frapper la fenêtre de notre chambre, située au-dessus de la maison de mon grand-père. J'avais froid et le bruit du vent s'infiltrait par les fentes des battants en bois. À la faible lumière d'une lampe à gaz, je regardais la petite pièce qui me paraissait immense tant son mobilier était simple : une petite table en bois, quelques ustensiles posés en face de la literie installée sur une natte, et une petite armoire sans portes. Soudain, un fort gémissement de ma mère rompit le silence. Je me levai, effrayé.

Ma mère m'adressa un sourire derrière lequel je sentis beaucoup de douleur, puis me dit d'une voix fatiguée : « Lève-toi et appelle ta tante qui est en bas. On dirait que je vais mettre au monde un bébé qui te tiendra compagnie. »

Son regard me donna le sentiment d'une grande responsabilité. J'allai chercher ma tante, qui arriva ensuite avec Mme Zahra. Debout à la porte de la chambre, je suivais la scène, oubliant le froid. Tandis que les cris de ma mère s'intensifiaient, je priais intérieurement Dieu de la préserver de tout mal, jusqu'à ce que le cri du nouveau-né parvienne à mes oreilles.

Mme Zahra me demanda d'approcher. Elle me montra le bébé enveloppé dans un morceau de tissu blanc et me dit en souriant : « C'est ton frère. Il remplira votre maison de joie et de cris. »

J'embrassai le front de ma mère, repris ma place et m'endormis, heureux de ce nouveau venu qui partagerait avec moi l'amour de ma mère et l'espace de la chambre.

Un jour, je sortis précipitamment de la jamaa pour rejoindre notre nouvelle maison, que nous avions louée près de celle de mon grand-père. Mon petit frère, né seulement quelques jours plus tôt, me manquait énormément. Arrivé devant la porte, je la trouvai fermée, ce qui était inhabituel. La peur et l'étonnement m'envahirent, avant qu'une voisine, depuis sa terrasse en face de la maison, ne m'explique que ma mère était partie présenter ses condoléances après le décès de la tante de mon père. Elle me demanda de rester chez elle jusqu'à son retour.

Je jetai près de la porte mon sac en plastique rouge contenant ma petite ardoise et quelques craies, puis courus vers la maison de la défunte. Elle était fermée. Un enfant m'apprit que ma mère était partie avec d'autres femmes vers le cimetière. Sans hésiter, je pris la route en courant. C'était la première fois de ma vie que je quittais les ruelles du village⁴ et sa porte occidentale historique pour me diriger vers le cimetière.

Le temps était printanier. En chemin, j'admirais les pâturages verts, les oliviers, les figuiers et les amandiers, ainsi que les champs de céréales et de fèves parsemés de coquelicots. Je cueillis un bouquet de fleurs aux couleurs éclatantes et poursuivis mon chemin en écoutant le chant des oiseaux, en regardant la montagne rocheuse entourant le village et le tapis vert traversant le cimetière.

J'étais absorbé par cette atmosphère de rêve lorsqu'un peu plus loin les lamentations de femmes parvinrent à mes oreilles. J'accélérai le pas tandis que leurs pleurs déchiraient le calme de la nature. Il ne me restait qu'une courte distance à parcourir lorsque, soudain, j'aperçus...

⁴ Il s'agit du village de Beni Ammar, situé aux abords des premiers contreforts du Rif. Il se trouve à environ 40 km de Meknès, 40 km de Fès et 15 km de Zerhoun. Entouré d'oliviers, le village possède des maisons traditionnelles et de solides remparts témoignant d'une histoire ancienne dont une grande partie demeure méconnue. Sa proximité de Fès et Meknès a influencé de nombreuses coutumes de ses habitants. Installé au pied d'une montagne, il ressemble à une kasbah entourée de portes historiques rappelant, par leur forme, celles des anciennes médinas de Fès, Meknès et Marrakech.

...un homme immense et chauve, portant une grosse pierre qu'il plaçait dans le mur d'un petit champ voisin du cimetière. Une peur terrible s'empara de moi, sans que je sache pourquoi je l'associai à la mort.

Je fis demi-tour et repartis d'un pas rapide, imaginant qu'il allait me poursuivre. Je n'avais plus ni le temps ni l'envie de profiter de la beauté de la nature ou du chant des oiseaux. Je haletais et ne regardais ni à droite, ni à gauche, ni derrière moi.

Je commençai à approcher des maisons. Lorsque j'atteignis notre quartier et retrouvai des visages familiers, je me rendis compte que je tenais encore mon bouquet de fleurs. Je ressentis alors une profonde sécurité et une grande tranquillité. Je me jetai sur un tas de paille posé près de la maison, comme si je venais de courir contre la montre. Il semblait que j'étais enfin sauvé : j'avais laissé le cimetière derrière moi, défiant la mort et choisissant la vie.

Dans les bras de l'école

« La nature aime la simplicité ; la nature n'est pas
stupide. »

- Isaac Newton

La maison de mon grand-père n'était pas loin de la nôtre ; j'avais donc pris l'habitude d'y aller chaque jour. Tantôt je jouais avec les autres enfants parmi les ruines de maisons voisines, tantôt sur la place du quartier où se retrouvaient des enfants venus de tous les coins du village.

Je caressais une chienne blanche qui restait dans la ruelle devant la maison de Mme Zineb, laquelle partageait ses repas avec elle et prenait régulièrement soin de sa propreté. Comme chaque soir, j'attendais le retour de mon grand-père de son petit champ⁵, monté sur son âne noir, afin de lui embrasser la main et de recevoir une petite pièce jaune.⁶

Non loin de la place de jeux apparaissait de temps à autre « Tata », une femme d'une soixantaine d'années sans enfants, à l'entrée de la ruelle menant à sa maison. Elle demandait au premier enfant qu'elle rencontrait de lui rapporter quelques courses de la souika ou de porter son pain au four. La récompense variait selon la tâche - lourde ou légère, proche ou éloignée : une pâtisserie faite de farine, d'huile et de sucre, ou de farine, d'œufs et d'amandes, un œuf cru ou dur, ou encore quelques figes sèches. Je rivalisais souvent avec les autres enfants pour lui rendre service, attiré par ces récompenses.

⁵ Le champ se trouve au sommet d'une pente, à côté d'autres parcelles sur un terrain plat ; les habitants du village l'appelaient donc « Al-Moustawi », le terrain plat.

⁶ Pour nous, enfants, la couleur de la monnaie - jaune cuivré ou blanche argentée - était le critère permettant d'en estimer la valeur.

Chaque soir, la place du quartier résonnait du vacarme d'enfants de tous âges, réunis en petits groupes pour pratiquer différents jeux.⁷ À côté de la place se trouvait un petit champ séparé de celle-ci par une courte haie de plantes épineuses. À travers elle, je contemplais le beau paysage qui apparaissait au nord du village : quelques bâtiments dispersés et une route traversée par des voitures, des camions et des autobus qui, à cause de la distance, semblaient minuscules. Combien de fois avais-je voyagé sur cette route en imagination !

Je contemplais la plaine étendue devant moi et rêvais de devenir un oiseau, de voler très haut au-dessus des champs, des pâturages et des montagnes, pour découvrir ce qui se trouvait derrière la montagne entourant le village.

Je devais souvent passer la nuit chez mon grand-père, à cause de la distance qui me séparait de la maison et de ma peur de l'obscurité. À table, avec mes oncles qui avaient à peu près mon âge, nous faisions quelques bêtises, jusqu'à ce que mon grand-père nous ordonne de nous éloigner de la table en disant : « Ces enfants ne sont jamais rassasiés de manger... ils ne font que s'en fatiguer ! »

⁷ En juin 1996, alors que je séjournais au village pendant les vacances d'été, poussé par ma curiosité et encouragé par quelques amis, je décidai de mener une petite recherche sur ces jeux. Elle nécessita des conversations quotidiennes avec mon père - que Dieu le protège - ainsi que des visites auprès de plusieurs anciens du village et de femmes âgées - que Dieu leur accorde à tous Sa miséricorde. Je ne prétends pas avoir réalisé une étude universitaire approfondie, mais j'y ai découvert un véritable trésor éducatif : plus de quarante jeux, que j'ai classés en jeux de garçons ou de filles, jeux nocturnes ou diurnes, jeux pratiqués à l'intérieur du village ou dans ses environs. J'ai également constaté que les jeux variaient selon les saisons et que certains étaient liés à des fêtes religieuses ou sociales. Leurs accessoires provenaient souvent de la nature et l'effort requis s'adaptait aux conditions météorologiques. J'en ai tiré plusieurs conclusions sur leur rôle dans la transmission de valeurs telles que la solidarité et la tolérance, dans le développement de l'imagination, de la créativité et de la prévoyance, ainsi que sur les plans physique, sanitaire et psychologique. L'étude fut publiée en quatre épisodes dans le journal marocain Al-Anwar, pendant le Ramadan 1417, correspondant à janvier 1997. L'accueil fut positif et je fus très heureux d'apprendre que certains avaient reproduit ces jeux avec des enfants.

Ma tante Malika, avec son humour, créait une atmosphère de joie et de gaieté dans la maison. Après le dîner, elle nous présentait de petites scènes dans lesquelles elle imitait plusieurs personnages du village et certains membres de la famille. Elle utilisait une pièce de la maison comme loge pour passer tantôt à des vêtements féminins, tantôt à des vêtements masculins. Elle terminait son spectacle en imitant mon grand-père, qui saisissait alors son bâton et courait derrière elle en souriant, au milieu des rires. Une parente lui répétait souvent : « Si tu étais allée à l'école dans ton enfance et si tu étais partie en ville, tu serais aujourd'hui une actrice célèbre. »

Alors que je jouais sur la place du quartier, courant ici et là, j'aperçus soudain quelqu'un. Au début, je n'arrivais pas à croire que c'était mon père. Il portait des vêtements neufs auxquels je n'étais pas habitué ; dans sa main droite, une grande valise de cuir rouge, et dans sa main gauche, un sac contenant des fleurs en plastique de différentes couleurs.

Mes jambes semblaient incapables de courir vers lui. Il me regardait avec un sourire rempli de désir et de nostalgie. Puis il s'approcha, me prit dans ses bras et m'embrassa. À la maison, il nous raconta d'une voix forte et fière son voyage : le bateau, puis le train, et l'accueil qu'un employeur français avait réservé à un groupe de gens du village avant de les conduire dans une grande maison pour qu'ils commencent, dès le lendemain, à travailler dans les vignobles.

À peine arrivé, il ouvrit sa valise et en sortit des chocolats et des bonbons étranges que je n'avais jamais vus auparavant. Sa présence me donna l'impression que la chaleur de la vie était revenue dans notre petite maison.

Le retour de mon père coïncida avec la rentrée scolaire.⁸ Un matin, je l'accompagnai à l'école du village. Des foules d'enfants remplissaient la cour sans clôture, tandis que plusieurs instituteurs et institutrices, vêtus de manière moderne, se tenaient devant des salles de classe complètement différentes de la jamaa. Je me souvins du fqih avec sa djellaba et son bonnet blanc.

Devant son bureau, le directeur me demanda de passer la main gauche ou droite au-dessus de ma tête pour toucher mon oreille. C'était la seule manière de vérifier qu'un enfant avait atteint l'âge d'entrer à l'école, car plusieurs enfants ne possédaient pas d'acte de naissance officiel indiquant leur âge réel.

Mon père me regarda en souriant et désigna une classe : « À partir de demain, tu suivras les cours là-bas. Tu as été accepté comme élève à l'école. »

Je ressentis alors une immense joie en regardant les élèves se déplacer, le bonheur visible sur leurs visages, heureux de retrouver une nouvelle année scolaire.

Ma mère sortit les vêtements que je portais habituellement les jours de fête afin de préparer le lendemain. Je passai la nuit à rêver de l'école, avec mes habits neufs et mon cartable à côté de moi. Le lendemain, je me réveillai au son de la voix de ma mère qui m'appelait pour le petit-déjeuner.

J'éprouvais d'ordinaire une certaine gêne à sortir de la maison avec des vêtements neufs. J'imaginais qu'ils limiteraient ma liberté de jouer comme les autres enfants ou qu'ils les éloigneraient de moi. Je restais alors quelque temps à l'écart avant de rejoindre progressivement mes amis. Mais les jours de fête et de rentrée scolaire étaient différents : presque tous les enfants portaient leurs plus beaux habits.

⁸ Il s'agit d'une année scolaire de la fin des années 1970.

J'aimais beaucoup l'atmosphère de l'école. Nous étions près de quarante garçons et filles dans la classe. Avec mes camarades qui avaient étudié avec moi à la jamaa, je me sentais un peu privilégié, car nous savions déjà prononcer et écrire plusieurs lettres et chiffres.

Au premier rang était assise une jolie fille aux cheveux blonds tressés. Elle n'était pas très studieuse et les élèves éprouvaient souvent de la compassion lorsqu'elle était réprimandée par l'instituteur. Au dernier rang se trouvait un élève très corpulent, spontané en classe, qui parlait à lui-même et parfois à ses camarades à voix haute. Un jour, après qu'il eut perturbé la leçon, l'instituteur lui demanda de quitter la classe. Contrarié, il se leva puis s'accroupit par terre entre les rangées, son sac en plastique rempli de livres et de fournitures sous le bras. Il regarda l'instituteur et lui dit : « Garde donc cette table ; moi, maintenant, je suis assis sur la terre de Dieu. »

L'instituteur éclata de rire, bientôt suivi par toute la classe. Il ordonna ensuite à l'élève de regagner sa place et nous annonça : « Demain, la cantine scolaire commencera à servir les élèves pauvres. Ceux d'entre vous qui se considèrent pauvres et veulent bénéficier du repas du matin doivent lever la main. »

J'hésitai, gêné, puis levai la main après plusieurs élèves. Soudain, mon oncle, qui était assis à côté de moi, intervint : « Ne l'inscrivez pas. Son père est riche, il travaille en France. » Avant même de me reprendre, je répondis à l'instituteur : « Son père aussi - c'est-à-dire mon grand-père - est riche, puisqu'il possède un champ où il plante des pommes de terre et quelques légumes. »

Pendant les récréations du matin, je regardais avec envie les bénéficiaires de la cantine dévorer avec appétit et bonheur de longs morceaux de pain - des baguettes - garnis de beurre et de confiture.

Un soir, alors que nous étions en classe, l'instituteur entra très nerveux. Il expliquait un peu la leçon, puis ressortait rencontrer quelqu'un près de l'école, en confiant notre surveillance à un grand garçon.

Il revint alors que nous étions au début de la séance, qui durait quatre heures, de deux à six. Il demanda qui voulait partir tout de suite. Tous les élèves levèrent la main sauf une camarade et moi. Je pensais obtenir son approbation et ses encouragements, mais je fus stupéfait lorsqu'il renvoya tous les élèves sauf nous deux, puis ferma la porte derrière lui avec un cadenas de cuivre.

Au début, je crus à une plaisanterie de l'instituteur. Mais le temps passant, je ressentis un choc. Ma souffrance augmenta encore lorsque, par la fenêtre, je regardais la place voisine de l'école et voyais tous mes camarades jouer et courir librement, tandis que j'étais enfermé entre quatre murs avec une camarade qui alternait silence et pleurs.

À six heures précises, j'entendis la porte s'ouvrir. L'instituteur nous fit signe de sortir avec un sourire malicieux, comme s'il savourait sa victoire sur deux innocents. Je me précipitai dehors pour respirer l'air et la liberté. Honteux et humilié en passant près de plusieurs camarades, je ne m'arrêtai pas avant d'atteindre la maison.

Mon père rapporta à la maison plusieurs livres provenant d'un ami libraire à Meknès. Il les posa en hauteur dans notre unique pièce du rez-de-chaussée, à côté du téléviseur noir et blanc. J'observais sans cesse ces ouvrages variés - romans, récits, histoire. Regarder la télévision allait de pair avec le fait de lever les yeux vers eux. Je souhaitais toujours grandir et avancer dans mes études pour pouvoir les lire. Je me souviens qu'à l'âge de douze ans, j'en lus une partie, notamment des nouvelles de l'écrivain égyptien Mohamed Abdel Halim Abdallah et d'autres d'Anis Mansour. Elles ouvrirent la voie à mes lectures littéraires ultérieures.

« Samra » au temps des moissons

« Le bonheur a deux sources éternelles : la simplicité
et la bonté. »

Confucius

J'essayais de m'adapter à la nouvelle situation après le départ de mon père pour l'étranger. Ses absences duraient environ huit mois, et ma mère assumait alors à la fois les responsabilités du père et de la mère. Avec le temps, je m'y habituai ; même lorsque j'étais agressé par un camarade, c'est auprès de ma mère que je cherchais secours.

Mon grand-père passait près d'un mur donnant sur notre nouvelle maison et appelait mon nom ou celui de mon frère. Ma mère sortait lui dire que nous allions bien, puis recevait de lui un panier de roseaux rempli de pommes de terre, de courges, de laitue, de persil et de menthe. Elle me disait souvent que sa présence chaque matin au-dessus du mur nous donnait force et prestige auprès des gens en l'absence de mon père.

La maison se composait d'une petite entrée dont une partie servait à cuisiner et l'autre à manger, ainsi que d'une petite chambre où nous dormions. À l'étage se trouvait une seule chambre d'amis, toujours fermée à clé, où ma mère rangeait ce que nous avions de meilleur : literie, couvertures, assiettes, ainsi que les gâteaux des fêtes.

À côté de notre maison se trouvaient les ruines de maisons abandonnées. J'y passais l'essentiel de mon temps libre et y pratiquais mon activité préférée : creuser de petits puits et monter des tentes en plastique renforcées de roseaux, dont je rapportais les matériaux des environs du village.

Après la saison des moissons, les femmes se réunissaient dans chaque ruelle autour de tables en bois pour débarrasser les grains des pierres et des restes de plantes parasites, avant de les laver et de les envoyer au moulin. Le travail collectif se poursuivait ensuite avec le tamisage de la farine, la préparation du couscous et sa cuisson à la vapeur en vue de le conserver.

À l'approche du Ramadan, les femmes préparaient aussi les chaariya, de fins vermicelles obtenus en roulant la pâte puis en la faisant sécher au soleil.

Cette année-là, le Ramadan coïncidait avec les vacances d'été et la chaleur était très forte. À cause du jeûne, de nombreux agriculteurs partaient dans leurs champs immédiatement après le repas de l'aube afin de moissonner ou de battre les céréales, de manière à pouvoir rentrer chez eux à midi.

Le soir, la souika s'animait. Plusieurs paysans y vendaient des fruits provenant de la région d'Al-Araçi, près de la source d'Al-Ansar : poires, pommes, prunes, ainsi que des figes de Barbarie et des figes ordinaires, abondantes dans les champs entourant le village.

Après la rupture du jeûne, notre pièce se remplissait de femmes venues suivre à la télévision une série religieuse. Mon père avait acheté le téléviseur avant de repartir et l'avait placé en hauteur sur une longue étagère de bois fixée au mur.⁹ Depuis que nous possédions cet appareil, ma mère bénéficiait d'une considération particulière de la part des voisines. Nous regardions tout ce que diffusait la télévision, sauf les informations : ma mère éteignait alors spontanément l'appareil, comme si ce qui se passait dans le monde ne la concernait pas.

L'unique chaîne nationale diffusait chaque soir une série arabe racontant une histoire d'amour à la campagne, avec une belle artiste dans le rôle principal.¹⁰ À cette heure, la souika se vidait de ses vendeurs, passants et enfants, et plusieurs agriculteurs rentraient plus tôt de leurs champs pour suivre la série¹¹.

⁹ Appelée aussi al-mastara : longue pièce de bois, simple ou décorée, fixée au mur pour y poser des objets, des livres ou des appareils comme la télévision et la radio.

¹⁰ Il s'agit de la série Samra, diffusée à la fin des années 1970.

¹¹ Plus tard, un ami me soutenait en plaisantant que la beauté de l'héroïne de la série avait, à elle seule, imposé depuis des années « l'heure d'été » aux agriculteurs.

Le village comptait plusieurs cafés : des pièces de taille moyenne, couvertes de nattes, avec des boîtes de sardines vides utilisées comme cendriers et de longues caisses de bois placées contre les murs pour ceux qui ne voulaient pas enlever leurs chaussures. Le patron occupait un coin de la salle pour préparer les commandes.

Les cafés équipés d'un téléviseur devinrent des lieux de rassemblement pour suivre les épisodes de la série. Des amis racontaient qu'un habitué d'une cinquantaine d'années lançait des commentaires pleins d'humour à chaque scène sentimentale. Un jour, en regardant les clins d'œil de l'actrice pendant le générique, il déclara : « Je souhaite seulement la rencontrer ; après cela, que viennent les affres de la mort ! » La nouvelle finit par parvenir à sa femme, qui refusa un jour de préparer le déjeuner. Lorsqu'il lui demanda pourquoi, elle répondit avec colère : « Va donc chez l'actrice que tu courtais au café et demande-lui de te préparer à manger ! »

Avant de repartir, mon père m'avait expliqué comment allumer le téléviseur au moyen d'un transformateur électrique externe. Quelques semaines plus tard, l'appareil cessa de fonctionner. Nous nous mîmes à nous coucher tôt, privés de nombreux programmes et feuilletons, et les femmes du quartier cessèrent de venir chez nous comme auparavant.

La situation resta ainsi jusqu'au retour de mon père. Lorsqu'il fit venir un technicien, celui-ci demanda : « Depuis combien de temps l'appareil est-il en panne ? » Mon père lui répondit que la famille en était privée depuis plus de sept mois.

Le technicien éclata de rire et dit à mon père : « L'appareil n'a absolument aucun problème. Vous avez simplement oublié de l'allumer avant d'actionner le transformateur. » Après des mois d'ennui à cause d'un problème aussi simple, je fus envahi de déception et de tristesse.

J'accompagnais mon père dans un petit champ que nous possédions hors du village. En chemin, nous écoutions sur un radiocassette les chansons d'Oum Kalthoum qui résonnaient parmi les oliviers, la belle nature et le chant des oiseaux. Mon père me parlait de ses conditions de travail en France, de ses amis et, avec une grande admiration, du développement industriel qu'il y observait.¹²

Il ne cessait de m'encourager à réussir mes études afin de pouvoir gagner ma vie sans trop de difficultés. Lorsque je lui demandais de rester longtemps avec nous, il me répondait : « Une seule journée à la maison, avec la famille et les amis d'enfance dans le café traditionnel du village, vaut mieux qu'une vie entière en terre d'émigration. Mais il faut gagner sa vie, et cela m'oblige à voyager et à supporter les souffrances de l'éloignement. »

Chaque matin de bonne heure, ma mère m'envoyait vers la partie haute de la souika pour voir ce que les agriculteurs venus des régions voisines proposaient comme légumes, fruits et céréales.¹³ Je passais devant quelques boutiques déjà ouvertes, écoutant les récitaions du Coran diffusées par les radiocassettes, respirant l'odeur du sfenj³ venant d'une échoppe proche de la mosquée, ainsi que celle du café et du thé à la menthe des cafés du village ouverts après la prière de l'aube.¹⁴

¹² À la maison, mon père nous montrait souvent, avec émerveillement, de petits appareils électroménagers ou certains jouets d'enfants.

¹³ Les habitants les appelaient « les gens des chouaris », parce qu'ils exposaient leurs produits dans des chouaris, deux sacs tressés en fibres de palmier nain, reliés entre eux et posés sur le dos des ânes ou des mulets pour transporter céréales, légumes et bouteilles d'eau.

¹⁴ Le sfenj est une spécialité marocaine traditionnelle faite de pâte frite dans l'huile, proche du beignet, généralement consommée au petit-déjeuner avec du thé.

À mon retour, je décrivais à ma mère les produits disponibles. Elle me tendait alors un panier en fibres de palmier nain¹⁵, un peu d'argent et me précisait ce qu'il fallait acheter.

Au début de l'année scolaire et lors des fêtes religieuses, j'accompagnais ma mère dans un hammam traditionnel situé au centre d'An-Nazala. Nous y passions plus de trois heures. Au retour, nous parcourions à pied les cinq kilomètres du même chemin, sur des passages accidentés et poussiéreux.

En été, le câprier poussait dans les terres agricoles autour du village. Cette plante épineuse produit un petit fruit utilisé à des fins médicinales et alimentaires. Pendant les vacances d'été, plusieurs jeunes du village s'occupaient de le récolter et de le vendre à bon prix ; il constituait une source de revenus pour plusieurs familles.

Mon père acheta un petit champ planté de quelques figuiers et oliviers ainsi que de câpriers. Chaque matin, j'y allais avec un panier de roseaux que je remplissais de figes. Nous en mangions une partie et faisions sécher le reste au soleil sur la terrasse de la maison ; ma mère y ajoutait ensuite un peu de thym séché avant de les conserver. Je passais également entre les branches des câpriers étalées au sol pour récolter les fruits mûrs, les vendre et confier l'argent à ma mère. Elle me promettait d'utiliser cette somme pour acheter mes vêtements de fête et de rentrée scolaire.

L'après-midi, je retrouvais mes amis pour jouer avec un ballon en plastique dont nous partagions le prix. Chaque fois qu'il tombait dans un jardin voisin de la place, le propriétaire le lacérait au couteau. Nous passions alors la soirée et la nuit inquiets, à réfléchir à la manière d'obtenir un nouveau ballon.

¹⁵ Beaucoup d'habitants rapportaient les légumes et autres denrées de la souika ou des marchés hebdomadaires dans des paniers ou corbeilles de roseaux, car ils permettaient de cacher les produits afin de ne pas susciter la frustration des pauvres ou des femmes enceintes.

Un matin froid, de bonne heure, je sortis avec un ami vers la place du quartier. De loin, nous remarquâmes de la fumée montant d'une meule servant à fabriquer du charbon de bois, près du jardin de l'homme qui crevait nos ballons. Nous descendîmes voir de plus près. Mon ami me lança un sourire malicieux, comme s'il préparait un plan diabolique. Je compris aussitôt. Non loin de là, j'aperçus un tas de thym sec abandonné au sol. Nous regardâmes à droite et à gauche pour nous assurer qu'il n'y avait personne. J'allumai le tas à la meule de charbon ; mon ami le prit et le posa près des épines et des branches sèches entourant le champ. Puis nous prîmes nos jambes à notre cou vers la maison.

Quelques instants plus tard, les habitants du quartier sortirent au bruit d'une dispute entre le propriétaire du champ et l'homme qui préparait le charbon. Le feu avait consumé toute la clôture. Nous suivions la scène avec les autres spectateurs comme si nous étions aussi surpris qu'eux, avant de nous éloigner discrètement pour annoncer notre « exploit » à un troisième ami et pousser des cris de victoire.

Le soir, les femmes de la ruelle se réunissaient autour d'un grand brasero d'argile. Elles racontaient leurs rêves et tentaient de les interpréter ; elles se montraient aussi avec fierté des objets simples vêtements, ustensiles ou même chaussures en plastique coloré. Quant à moi, je restais près de Mme Rahma, la suppliant de me raconter, avec son style captivant, ses histoires de Hdidane, de l'ogresse et de la vieille mère.

La veillée durait plus d'une heure. Ensuite, les femmes partageaient les braises dans de petits réchauds qu'elles emportaient à l'intérieur pour lutter contre le froid et préparer ou réchauffer le dîner. Peu avant le coucher, ma mère déposait le brasero d'argile près de la porte, posait dessus une corbeille de roseaux et y étendait les vêtements de mon petit frère afin qu'ils sèchent.

J'étais désormais capable de lire les lettres de mon père et d'en écrire moi-même. Ma mère me dictait avec confiance tout ce qu'elle voulait lui demander, qu'il s'agisse d'argent ou de vêtements. Elle lui racontait aussi nos différentes nouvelles, et j'ajoutais souvent mes propres demandes : vêtements, jouets et fournitures scolaires.

Je fus très heureux lorsque mon père me rapporta une montre-bracelet et un ballon en cuir. J'avais très peur de jouer avec ce ballon sur la place du quartier, de crainte que le propriétaire du jardin ne le déchire. Une idée me vint, que mes amis apprécièrent : chercher un terrain de jeu au milieu des oliviers bordant le village.

L'idée était bonne. Nous choisîmes un endroit, le débarrassâmes des pierres et en délimitâmes l'espace. Notre nouveau terrain était sûr, à l'abri des regards et ombragé par de grands oliviers. Il se trouvait aussi près de la source où nous faisions un détour pour boire et nous laver les mains et les pieds au retour.

Le musicien au cimetière

« L'âme ne resplendit-elle que dans les ténèbres
de la douleur ? La terre ne fleurit-elle que lorsque
la pluie pleure ? »

Jalâl ad-Dîn Rûmî

Dans la classe donnant sur le cimetière nord du village, je suivais le cours de français. Pendant que l'institutrice expliquait la leçon, mes camarades et moi aperçûmes un jeune homme élégamment vêtu, une guitare à la main, assis près d'une tombe. Son chant agaçant arrivait jusqu'à nous : il jouait sans ordre, chantait des passages sentimentaux d'une voix rauque et lançait à l'institutrice des regards admiratifs. Nous éclatâmes de rire devant cette scène qui rappelait à certains les feuilletons et les histoires d'amour.

L'institutrice ferma la fenêtre près de son bureau et demanda à un grand camarade de fermer les autres fenêtres donnant sur le cimetière. Elle reprit ensuite le cours après ces instants comiques avec ce jeune homme qui, manifestement, ne maîtrisait ni la guitare, ni le chant, ni même l'art de faire la cour.¹⁶

Alors qu'elle poursuivait son explication, le directeur entra avec une affiche colorée et annonça qu'un « cirque » s'installerait à Zerhoun à partir de la fin de la semaine et que nous pourrions y entrer pour une somme symbolique. Je réservai aussitôt ma place, après avoir beaucoup supplié ma mère et accompli plusieurs tâches, comme aller chercher de l'eau à la source et nourrir les poules et les lapins.

¹⁶ Un ami m'apprit plus tard que le père de ce jeune homme, agriculteur, lassé de l'exhorter sans succès à travailler, l'avait conduit un jour au centre d'An-Nazala. Il lui avait montré les routes vers Fès, Taza, Oujda, Meknès, Rabat, Casablanca et Tanger, puis la route du village en lui disant de l'oublier et de ne pas songer à revenir.

Je passai une nuit blanche à penser au cirque que j'allais visiter le lendemain avec des amis, en revoyant l'affiche séduisante avec ses animaux, ses ballons multicolores et son clown. Nous étions environ quinze élèves, garçons et filles, réunis l'après-midi dans la cour de l'école avec un instituteur qui devait nous accompagner en ville.

La petite camionnette traversa les champs de figuiers, d'oliviers et d'amandiers. Le temps était doux. À notre arrivée, la place « Khaybar », qui accueillait les spectacles de fantasia pendant le moussem d'Idriss Ier, était méconnaissable : une grande tente y avait été dressée. C'était le cirque.

Avant d'entrer, j'achetai un petit sachet de cacahuètes et pris place avec mes amis sur une tribune métallique recouverte de planches. J'étais émerveillé par la musique et par les lumières de différentes couleurs qui balayaient le public.

Le spectacle était passionnant : tours de magie, numéros de motos, animaux sauvages et acrobaties. Pendant plus d'une heure, je souhaitai que cela ne finisse jamais. Puis on annonça la fin de la séance et nous rejoignîmes la camionnette. Devant l'entrée, des groupes d'élèves venus de villages voisins attendaient leur tour. Sur le chemin du retour, les nombreuses cacahuètes que j'avais mangées me donnèrent mal au ventre et m'empêchèrent de savourer pleinement le récit de cette journée avec mes amis du quartier.

Le lendemain, l'instituteur ne vint pas pour la séance de l'après-midi. J'en profitai pour faire une longue sieste après le voyage de la veille. Lorsque je me réveillai, le soleil allait se coucher. Comme je n'avais pas l'habitude de dormir l'après-midi, je crus qu'il se levait. Je pris mon cartable et un morceau de pain et partis vers l'école. Les regards des élèves croisés en chemin me parurent étranges. À l'école, il n'y avait personne. Un enfant jouant près de Bab Essour m'expliqua que la dernière classe s'était terminée une heure plus tôt. Je compris alors que j'avais complètement perdu la notion du temps.¹⁷

La pluie tarda beaucoup à tomber. Je remarquai une profonde tristesse dans les yeux de mon grand-père. Il possédait un petit champ d'oliviers près du village, où il cultivait quelques légumes et passait la majeure partie de son temps à arracher les mauvaises herbes ou à réparer le mur de pierres. Ces derniers mois, il semblait préoccupé et n'avait pas labouré ce champ, sa principale source de subsistance.

L'inquiétude gagna le village. Plusieurs sources se tarirent ; seule une vieille source résistait avec un faible débit. Beaucoup d'agriculteurs n'avaient plus de paille, d'orge ni de fèves pour nourrir leurs bêtes. Ils durent les vendre à vil prix ou les abandonner dans les champs. Le prix de la viande chuta fortement, tandis qu'un sac de farine ou de blé devenait difficile à obtenir. La souika, ses boutiques et ses cafés perdirent leur animation. Des familles partirent vers Fès, Meknès ou Zerhoun, et chez nous l'eau potable devint très difficile à trouver.

¹⁷ Dans le village, l'expression « âne de la nuit » désignait l'état de quelqu'un qui marche en dormant.

Après une réunion des notables du village à la souika, on décida de creuser un puits près de la route de Zerhoun. Les habitants commencèrent à contribuer financièrement. Mon père, présent au début des travaux, se porta volontaire pour participer gratuitement au creusement pendant plusieurs jours. Je l'accompagnais et regardais parfois au fond de l'excavation, espérant voir jaillir l'eau. Après plusieurs jours, la quantité découverte resta malheureusement très faible.

Ma mère découvrit par hasard qu'au milieu de notre maison se trouvait une citerne souterraine¹⁸, cimentée à l'intérieur et fermée par une porte en bois. Nous commençâmes à y recueillir le peu d'eau de pluie pour les usages quotidiens.

Un vendredi, la prière pour demander la pluie fut célébrée dans les mosquées du Maroc. La grande mosquée du village était pleine. Pendant que nous jouions sur la place, un homme d'une soixantaine d'années surnommé « le chérif » nous demanda de le suivre. Il invoquait la pluie et nous répétions ses prières. De nombreux enfants nous rejoignirent, tandis que des femmes nous aspergeaient d'eau depuis les terrasses.

Près de la grande mosquée, un très vieil homme observait la scène et répétait à haute voix : « Il ne pleuvra pas tant que nous ne reviendrons pas sur le droit chemin. » Notre procession parcourut les ruelles et les environs du village. Certains pensaient que la pluie tomberait avant la fin de la tournée. Elle ne vint pas. Je rentrai épuisé, mais avec l'espoir qu'elle arriverait bientôt.

¹⁸ La matfiya est une citerne souterraine, située dans ou hors de la maison, destinée à recueillir l'eau de pluie pour les usages domestiques ou l'irrigation. Elle diffère de la matmoura, utilisée pour stocker des céréales.

Le champ de mon grand-père n'était pas loin. Un matin, je le rejoignis. Il ramassait des pierres pour réparer le mur du côté de la route. Après lui avoir embrassé la main, je jouai entre les arbres à la recherche de nids. Peu après, il m'appela pour déjeuner. Il creusa un petit trou, le tapissa d'un morceau de plastique et y versa un récipient de bissara¹⁹, puis ajouta un peu d'huile d'olive.

Je mangeai en contemplant la petite pièce et sa cour, qui avaient perdu leur charme. Les printemps précédents, nous y passions de belles soirées, buvant du thé parfumé à la menthe et à la rose sous une vigne entourée de fleurs, face à la montagne et aux champs verdoyants. Désormais, l'endroit était triste et désert ; les fleurs avaient disparu et la vigne jaunissait.

Les familles avaient de plus en plus de mal à trouver de l'eau. Beaucoup achetèrent un âne pour aller en chercher à la source d'Al-Ansar, éloignée du village. Mon grand-père nous apportait chaque jour quelques litres d'eau potable.

L'école elle-même avait perdu sa beauté : ce qui restait de son mur extérieur s'effondrait, les fleurs avaient disparu et, faute de toilettes, nous faisions nos besoins non loin du bâtiment. Pendant un cours de français, le fils de l'instituteur entra pour annoncer à son père que l'âne s'était perdu sur le chemin d'Al-Ansar. Nous étouffâmes nos rires, craignant la réaction du maître, qui n'hésitait pas à nous frapper lorsque nous ne savions pas nos leçons. Il murmura à son fils de continuer les recherches puis reprit le cours, tandis que le garçon revenait périodiquement donner les dernières nouvelles par la fenêtre.

¹⁹ La bissara est un plat populaire préparé avec des fèves moulues et de l'ail.

À chaque nouvelle information sur l'âne, nous retenions notre rire tout en affichant une solidarité de circonstance avec l'instituteur et son fils. Lorsque la cloche sonna — en réalité un morceau de rail suspendu à un arbre que l'on frappait avec une tige de fer — la récréation nous permit enfin de libérer tout le rire accumulé pendant la leçon.

De l'autre côté de la cour, l'instituteur d'arabe m'appela et me présenta une femme élégante que je n'avais jamais vue. Il m'expliqua qu'elle était assistante sociale et qu'il m'avait choisi, avec quelques élèves « studieux », pour répondre à ses questions. Il me demanda de la rejoindre dans une classe après le cours de français.

Nous étions une vingtaine. Elle distribua des feuilles blanches et nous demanda de dessiner l'école telle que nous aimerions qu'elle soit. J'adorais dessiner et mon père me rapportait souvent des crayons de couleur de l'étranger. Je dessinaï donc une école entourée d'un mur, avec des façades colorées, des fleurs partout, des toilettes séparées pour garçons et filles, et une bibliothèque. Je remis mon dessin à la dame et sortis en courant, souhaitant de tout cœur que cette belle école imaginée devienne un jour réalité.

La malédiction de la sécheresse

« La peur de souffrir est pire que la souffrance elle-même. »

— **Paulo Coelho**

Après le dîner, allongé sur la literie, je regardais la faible lumière de la lampe à gaz jusqu'à ce que le sommeil m'emporte. Ma mère et moi nous réveillâmes brusquement au fracas de la porte métallique. Elle était effrayée et agitée; moi, je ne comprenais rien.

Nous crûmes qu'un voleur essayait de forcer la porte. Ma mère frappa le mur des voisins avec ses mains puis ses pieds, et je me mis à pleurer. Quelques instants plus tard, une femme appela ma mère par son nom : c'était notre voisine Aïcha, venue avec son mari et sa fille. Dehors, un vent violent soufflait : une tempête sans pluie faisait battre la porte.

Quelques jours plus tard, mon père arriva tard dans la nuit. Après avoir entendu notre récit, il raccorda un fil électrique à la porte et demanda à ma mère de le brancher chaque soir avant de dormir lorsqu'il repartirait.

Le lendemain matin, j'attendis avec impatience qu'il ouvre sa valise de cuir. Il en sortit des boîtes de bonbons et de chocolat, du thé, du café, du savon, des parfums et des vêtements. Puis il me donna une chaussure brune et lisse, entourée d'une pièce de cuir orange. Elle était trop grande et difficile à porter. Mon père insista sur sa qualité et remplit l'intérieur de coton ; ma mère me mit des chaussettes de laine. Malgré cela, le talon restait haut et je marchais mal.

Ma mère sourit et fit remarquer qu'il s'agissait d'une chaussure de fille. Mon père scia alors une partie du talon et insista pour que je la porte, vantant la solidité du cuir et son bel aspect. J'essayai de marcher de nouveau, perdis presque l'équilibre et faillis tomber en arrière. Il m'assura que je finirais par m'y habituer.

L'été commençait. Les agriculteurs rassemblaient leurs maigres récoltes et les transportaient dans des filets de corde sur le dos des bêtes jusqu'à l'aire de battage au nord du village. Après l'école, mes amis et moi cherchions des nids de tourterelles. Nous surveillions les œufs jusqu'à l'éclosion, laissions grandir les petits, puis les ramenions à la maison dans des cages de roseaux.

Pendant un cours de mathématiques qui m'ennuyait, le ciel s'assombrit soudain, les éclairs jaillirent et le tonnerre gronda. L'institutrice nous renvoya, voyant la peur sur nos visages. Près de Bab Essour, le vent devint si fort qu'il semblait pouvoir nous emporter. Ma djellaba grise m'empêchait de courir comme mes camarades. Lorsque j'arrivai à la maison, une pluie torrentielle se mit à tomber.

Notre maison faisait face à la montagne rocheuse entourant le village. Je ne voulais pas manquer ce spectacle après tant de sécheresse. Les gouttes avaient lavé les rochers et les arbres ; le paysage ressemblait à un tableau. Je restai immobile à regarder l'eau couler et à respirer l'odeur de la terre mouillée jusqu'à l'arrêt de la pluie.

Le Ramadan arriva. Avec plusieurs camarades, nous rivalisions pour apporter de l'eau et de la harira à notre instituteur Othmane, installé au village. Sa maison était agréable et il insistait souvent pour que nous rompions le jeûne avec lui ; nous y apportions beaucoup de mouvement, et parfois du chahut.

Mon petit frère souffrit d'une forte allergie qui le faisait éternuer et pleurer sans cesse. Mme Rahma conseilla à ma mère de l'emmener chez Mahmoud, vendeur de kif du village, pour qu'il lui « souffle »²⁰ dessus. Ma mère me confia la tâche. Je portai mon frère sur une peau de mouton « Hidoura²¹ » jusqu'à la chambre de Mahmoud. Il remplit le foyer de son long sebsi²² de kif, l'alluma puis souffla la fumée vers le petit visage. Je lui donnai quelques pièces et rentrai. Le lendemain matin, mon frère semblait rétabli.²³

Un dimanche, j'accompagnai mon grand-père à son champ. Des tas de fèves sèches coupées quelques jours auparavant étaient dispersés partout. Il les retournait avec son bâton, contrarié par cette pluie tardive qui avait abîmé les graines et les faisait germer à nouveau. Il inspectait aussi les oliviers et les figuiers qui luttaienent contre la sécheresse, le visage profondément triste.

²⁰ « Souffler » signifie ici expulser de la fumée de kif vers le visage

²¹ La hidoura est une peau de mouton séchée, salée et nettoyée, utilisée comme tapis.

²² sebsi est une longue pipe traditionnelle dont l'extrémité en terre cuite est appelée chqef.

²³ Plus tard, quand mon frère faisait des bêtises, je plaisantais en disant que Mahmoud avait dû lui souffler une dose excessive de fumée.

Ce champ lui donnait autrefois des légumes et des céréales couvrant une grande part de ses besoins. Ce jour-là, il semblait bouleversé : les murs de pierre s'étaient écroulés, les oiseaux paraissaient moins joyeux et même les arbres me semblaient tristes. Je ne pris aucun plaisir à jouer.

Mon grand-père saisit son bâton et nous repartîmes vers le village. Je regardais sa démarche alourdie par la maladie et les soucis, puis le champ derrière nous. Tous deux me semblèrent avoir vieilli ensemble. Avant de disparaître de sa vue, il se retourna vers le terrain avec tristesse. J'eus le sentiment qu'il lui disait adieu et que ce serait sa dernière visite.

Tous les champs autour du village avaient perdu leur éclat. Les murs et clôtures s'effondraient, les terrains restaient ouverts aux passants et aux bêtes, beaucoup d'arbres étaient coupés. Plus rien n'incitait à rester et de nombreuses familles partaient vers les villes voisines.

Je remarquai une profonde tristesse chez mon ami Aziz, notre voisin. Un soir, il m'annonça que sa famille avait décidé de partir en ville. La nouvelle me frappa comme la foudre. Assis près de la mosquée du quartier, nous parlâmes longtemps. Il disait avec amertume qu'il allait perdre ses amis, son quartier, ses voisins et son âne. J'avais l'impression qu'il me quittait pour toujours.

Nous oubliâmes le dîner et parlâmes jusque tard. Il ne voulait pas partir, mais n'avait d'autre choix que de suivre la décision de son père.

Le matin, Aziz s'assit devant sa maison et regarda son père charger leur mobilier modeste dans le camion. Il contempla les visages et les vieux bâtiments du quartier. Lorsque son père l'appela pour rejoindre le véhicule à Bab Essour, il baissa la tête et marcha lourdement sans se retourner. Je le suivis, l'étreignis fortement près du camion, puis rentrai chez moi les yeux pleins de larmes, maudissant intérieurement la sécheresse et l'absence de pluie.²⁴

²⁴ Bien plus tard, lorsque j'entrai à l'université, je compris qu'une grande partie des souffrances du village n'était pas seulement due au manque de pluie et à la colère de la nature, mais aussi aux actes des hommes.

Le départ

« La mort ne fait pas souffrir les morts ;
elle fait souffrir les vivants. »

— **Mahmoud Darwich**

Je retrouvais chaque jour mes amis dans la « saba », un passage couvert sous une pièce de la zaouïa tijanie²⁵ voisine de la grande mosquée. Mon grand-père fréquentait régulièrement ce lieu avec des amis. Après la prière de midi, ils fermaient la porte ; bientôt montait l'odeur des grillades. Après une sieste d'environ une heure, ils descendaient faire leurs ablutions avant la prière de l'après-midi, puis commençaient une séance de dhikr qui durait jusqu'au coucher du soleil.

Mon grand-père commença à manquer ces réunions. Lorsque je le croisais à la souika, je lui embrassais les mains et il me donnait, comme toujours, une pièce. Il était habituellement sévère et souriait rarement, mais ces derniers temps il était devenu plus calme et souriait davantage. Les signes de maladie devinrent visibles et son état se détériora. On le transporta d'urgence dans un hôpital de Fès, où vivaient plusieurs de ses enfants et proches.

J'accompagnai ma mère chez lui. La maison était pleine de membres de la famille et envahie par la tristesse. Ma mère m'expliqua qu'il était à l'agonie et qu'une ambulance allait le ramener bientôt.

²⁵ La Tijania est une confrérie soufie attribuée au cheikh Ahmad al-Tijani, né à Aïn Madhi en Algérie et mort à Fès au Maroc.

Le bruit de l'ambulance se rapprocha tandis que les lamentations des femmes s'intensifiaient et que la maison sombrait dans l'agitation. Ma mère me demanda de sortir. Triste, je m'assis sur les marches d'une maison abandonnée à l'entrée de la ruelle. L'ambulance arriva ; les gens l'entourèrent et mon grand-père fut sorti sur une civière.

Je restai longtemps dehors, sans appétit, revenant régulièrement chercher des nouvelles. Quelques heures seulement après son arrivée, il rendit l'âme. Nous passâmes une nuit blanche avec les nombreux parents venus présenter leurs condoléances.

Le lendemain matin, je suivis le cortège funèbre et lui fis mes derniers adieux. Des images défilaient dans ma tête : lui apparaissant au-dessus du mur pour nous appeler, marchant à la souika appuyé sur son bâton, ses rares sourires devant les imitations de ma tante. Le soir, ma mère me confia, les yeux pleins de larmes : « Avec la perte de Sidi, moi aussi je me sens orpheline. »

La pluie et l'odeur de la terre mouillée me manquaient. Je passais encore beaucoup de temps devant la maison à creuser de petits puits dans le sol. C'était comme matérialiser mon rêve d'obtenir de l'eau. Quand je me fatiguais, je construisais des tentes : autre désir enfoui, celui d'un espace stable assez vaste pour ma famille et mes rêves.

Les gens s'adaptaient peu à peu à la sécheresse. Mon père et un ami achetèrent une vache pour la tuer et partager la viande. Elle fut attachée devant la maison, mais le lendemain elle avait disparu, ayant probablement rompu la corde. Pendant plus d'une semaine, on la chercha dans le village et les environs.

Une voisine suggéra même à ma mère de consulter une voyante²⁶. Le huitième jour, mon père entra en souriant : la fugitive était revenue, maigre et épuisée. Il lui donna de la paille et de l'eau et l'attacha solidement.

La vache fut abattue le lendemain et la viande partagée également entre les deux associés. Comme nous n'avions pas de réfrigérateur, la plus grande partie fut transformée en gueddid, viande salée et épicée séchée au soleil, puis cuisinée en khlii, préparation traditionnelle conservée plusieurs mois avec de la graisse, de l'huile d'olive et des épices.

Mon père adorait écouter la radio et l'emportait partout. J'étais très heureux de l'accompagner au petit champ familial. Il me conseillait, racontait ses souvenirs, ses nouvelles et ses difficultés en terre d'émigration. Je souhaitais toujours que ces promenades durent plus longtemps.

Un jour, il me montra les champs : « Ils ne portaient pas seulement des oliviers. Dans mon enfance, il y avait aussi des vignes, et des sources jaillissaient partout. » Puis, fier, il désigna une pente où il avait autrefois rattrapé et terrassé un grand homme qui avait agressé mon grand-père ; il avait évité la prison, disait-il, grâce à la mauvaise réputation de cet homme.

Sur le chemin du retour, il me montra le cimetière et raconta que son grand-père, Sidi Ahmed, avait surpris une vieille femme en train de creuser une tombe et d'accomplir des rites de sorcellerie tard dans la nuit. Elle avait tenté de l'effrayer, mais il avait pointé son fusil vers elle jusqu'à ce qu'elle révèle son identité et implore son pardon. Il était, disait mon père, un homme brave, connaisseur du Coran et chasseur à cheval.

²⁶Une chouafa est une femme qui pratique la divination et prétend prévoir l'avenir.

Ma mère préparait des gâteaux que je devais porter au four communal. Elle semblait inquiète : je compris que mon père allait repartir à l'étranger. Toute la journée, il me recommanda de veiller sur mes deux petits frères, de travailler à l'école et de ne pas fatiguer ma mère.

Le lendemain, après le déjeuner, je montai avec lui jusqu'à Bab Essour, où s'arrêtait l'unique véhicule de transport. Nous attendîmes longtemps. Au fond de moi, j'espérais qu'il ne viendrait pas et que mon père retournerait à la maison. Après plus de deux heures, le véhicule arriva. Mon père s'assit avec les autres voyageurs. Je le serrai très fort et embrassai sa tête, puis repartis sans me retourner, pour cacher les larmes qui m'avaient vaincu.

Sur le chemin de la source

« Le chemin se fait en marchant. »

— **Proverbe mozambicain**

Depuis la mort de mon grand-père, je devais assumer la responsabilité d'apporter l'eau potable à la maison. Une vieille source se trouvait non loin du village. Les enfants des familles sans bêtes de somme s'y rendaient. J'y allais matin et soir avec deux bidons en plastique. Au début, le débit était moyen et l'attente courte ; avec la raréfaction des pluies, il diminuait et je dus souvent y rester des heures.

Des mûriers poussaient près de la source, certains assez grands pour donner de l'ombre. D'autres bordaient les vestiges d'une petite mosquée²⁷.

Pour passer le temps, je jouais avec l'argile d'une cavité voisine, la mouillais et façonnais diverses formes que je laissais sécher au soleil. À cause de l'école, je venais parfois la nuit avec des amis, attendant sous la lune notre tour pour remplir les bidons.

En rentrant, chancelant sous leur poids, j'apercevais de l'autre côté du village des enfants « chanceux » montés sur des ânes ou des mulets en direction de la source d'Al-Ansar. Je les enviais : son débit était plus fort et son eau douce, contrairement à celle de notre source, dont beaucoup détestaient l'amertume.

²⁷ Mon père m'a raconté que, dans les années 1960, un homme du village nettoyait régulièrement cette mosquée et décorait les lieux de fleurs et de roses, ce qui en faisait chaque soir un lieu de rencontre pour beaucoup de jeunes.

Un jour d'été très chaud, après le déjeuner, le ciel s'assombrit soudain et une pluie abondante tomba en peu de temps. J'observais ses traces depuis la terrasse lorsqu'un voisin, Mourad, m'appela avec urgence. Il tirait un âne maigre, trempé et couvert de boue : « Je l'ai trouvé en train de se noyer et je l'ai sauvé. Nous allons le nourrir et nous servir de lui pour aller chercher de l'eau à Al-Ansar. Qu'en penses-tu ? »

L'idée me plut d'abord, même si je m'inquiétais de l'eau et de la nourriture nécessaires. Nous l'installâmes dans un petit enclos de pierres sans toit, avec de la paille, du pain sec et un peu d'eau. Pendant quelques jours, nous fûmes ravis : nous montions sur son dos et parcourions la ruelle. Puis un matin il disparut, avant même de nous avoir aidés à transporter l'eau. Nous plaisantions : « Il a probablement deviné les lourdes tâches quotidiennes qui l'attendaient et a préféré partir discrètement pendant la nuit. »

Nous continuâmes donc à aller à la source. Une nuit d'été, nous étions trois : l'un surveillait le remplissage tandis qu'un ami et moi transportions les bidons pleins vers les maisons. Nous entendîmes des pas dans les herbes sèches près de la décharge du village. Nous abandonnâmes les bidons et courûmes, haletants de peur. Le père de mon ami revint avec nous, fouilla les herbes avec son bâton, et un chien surgit en courant. Il éclata de rire : « Ce n'est qu'un chien, inutile d'avoir peur. » Nous reprîmes notre travail, qui ne se termina qu'à l'aube.

Attendre son tour à la source provoquait souvent des problèmes : certains voulaient passer devant les autres et les bidons blancs²⁸ de cinq litres se confondaient facilement. Je décidai donc de marquer tous ceux de la maison avec de la peinture. Je trouvai un flacon de vernis à ongles desséché et le posai sur le feu pour le liquéfier. Soudain, le flacon explosa avec un bruit terrifiant. Du sang coulait de ma main et de ma cuisse. Ma mère posa des morceaux de vieux tissu sur mes blessures en répétant : « Dieu merci, il n'a pas explosé dans ton visage. »

Un autre matin, j'attendais près d'un jeune homme handicapé qui aimait lancer des pierres. Je lui apportais de petits cailloux tandis qu'un autre empilait trois pierres quelques mètres plus loin pour lui servir de cible. Ses tirs étaient puissants et précis. Soudain, j'eus l'impression que la marche sur laquelle j'étais assis s'effondrait. Puis je sentis du sang couler sur le côté de ma tête : il m'avait atteint par accident. Je rentrai en criant. Ma mère mit un peu de paprika doux sur la blessure et m'accompagna chez le jeune homme ; sa mère me donna un œuf et me demanda de lui pardonner.

Malgré la dureté de cette corvée, un petit jardin me consolait. En contrebas de la décharge, le propriétaire d'un café traditionnel, Omrane, entretenait un joli terrain. Matin et soir, il y apportait un seau d'eau pris au bassin réservé aux animaux et arrosait fleurs et arbres.

²⁸ Il s'agissait de bidons de cinq litres ayant contenu de l'huile de table.

Je m'arrêtais quelques instants pour admirer ce petit jardin aux fleurs éclatantes qui défiaient la sécheresse et la tristesse environnante. Depuis la route, je regardais Omrane retourner la terre près des arbustes, puis sortir son sebsi et fumer du kif avec satisfaction.

Mon autre plaisir était l'argile : j'en fabriquais des balles, des fours, une radio et des petites maisons que je rapportais chez moi une fois sèches.

Une nuit d'été, sous la lune, tandis que le bruit de l'eau entrant dans le bidon rompait le silence, je confiai à un ami : « Pendant que nous veillons ici pour obtenir quelques litres d'eau, nos mères et nos pères souffrent pour trouver un simple petit sac de farine²⁹. »

Un vieil homme du voisinage possédait deux ânes. Il me proposa d'aller régulièrement chercher de l'eau à Al-Ansar : une charge pour lui et une pour moi. J'acceptai avec joie. La route était longue et difficile, mais j'étais soulagé de ne plus porter les bidons à la main. Le vieil homme m'interdisait toutefois de monter les ânes au retour ; lorsque j'étais épuisé, je posais la main sur leur bât pour m'aider à marcher, et leurs déjections tombaient souvent sur mes chaussures.

À la fin de la saison agricole commençaient les tournées de la confrérie des Hamadcha. Tout le village sortait pour suivre la fête³⁰, où rites soufis, hautbois traditionnels et tambours se mêlaient.

²⁹ Pendant cette période, il devint difficile d'obtenir de la farine subventionnée. Mon père, ayant appris la situation, nous surprit un jour en rapportant un sac de farine de France.

³⁰ Les habitants appelaient cette procession la « kharja ».

Une foule nombreuse rejoignait progressivement la procession, avec des visiteurs venus des villages et villes voisins. Certains portaient des appareils photo, d'autres des magnétophones. En tête, jeunes et vieux, pieds nus, accomplissaient la hadra en cercle au rythme de la musique³¹. Derrière eux venaient les musiciens : joueurs de ghaita et tambours montés sur des mulets, tandis que les joueurs de grands tambours de terre cuite marchaient le plus souvent. Beaucoup de femmes observaient depuis les terrasses ; certaines, emportées par la transe, suivaient la procession avec leurs proches. Les enfants couraient vers les vendeurs de friandises³².

À la récréation, tous les élèves parlaient de l'approche du moussem, rendez-vous annuel spirituel, économique et social des habitants du mont Zerhoun. Des gens de diverses régions se rendaient dans la ville fondée par Moulay Idriss Ier en 787, apportant cadeaux et offrandes. Pendant plus de deux semaines, ils assistaient aux spectacles folkloriques et aux confréries Aïssaoua et Hamadcha.

Je dis à ma mère que plusieurs amis iraient seuls au moussem. Après beaucoup d'efforts et plusieurs services à la maison, je réussis à la convaincre. Je passai une nuit blanche à rêver du voyage. Le matin, elle me donna dix dirhams : quatre pour le transport et le reste pour manger et acheter quelques friandises.

³¹ Certains participants brisaient parfois des poteries sur leur tête ; d'autres se roulaient sur des raquettes de figuier de Barbarie ou en mangeaient des morceaux épineux.

³² Avec les années de sécheresse, les processions des Hamadcha et des Aïssaoua devinrent moins éclatantes.

À notre arrivée, j'étais fasciné par la foule. Des friandises traditionnelles colorées, des glaces et des fruits secs bordaient la route. Plus loin, des tables de jeux de hasard attiraient les jeunes. De l'autre côté se trouvaient une tente de magie et le « mur de la mort », cylindre de bois à l'intérieur duquel un motocycliste roulait à très grande vitesse en réalisant des figures dangereuses.

Je ne résistai pas aux sucreries : j'en achetai, ainsi qu'une glace. Dans la tente obscure, on semblait séparer une tête du corps ou couper une main avec un grand couteau sans faire couler une goutte de sang. Je risquai ensuite une partie de mon argent aux jeux de hasard, puis gagnai l'espace équestre où les chevaux galopaient en formation avant que les cavaliers ne tirent ensemble des salves de poudre.

Je poursuivis vers le centre-ville au moment où les confréries populaires se dirigeaient vers le mausolée de Moulay Idriss. Une délicieuse odeur de grillades provenant de petits restaurants me donna très faim. Je mis la main dans ma poche et découvris avec stupeur que j'avais dépensé non seulement l'argent du repas, mais aussi celui du retour. La joie du matin se transforma en inquiétude.

À la station, je suppliai le conducteur d'une petite camionnette allant vers notre village de m'emmener. Un ami de mon père finit par payer ma place.

Le soir, mes camarades exhibaient fièrement leurs souvenirs : pochettes ornées de Bruce Lee ou Bob Marley, bagues, porte-clés ou couteaux « Okapi³³ ». Moi, je me souvenais surtout de l'odeur des grillades et de l'argent du transport perdu.

Le souvenir de l'odeur appétissante des grillades et de l'argent du retour que j'avais dépensé avait fini par effacer une grande partie du plaisir fugitif de cette matinée.

³³ Le couteau appelé localement « Bonaqcha » était un couteau Okapi, de fabrication allemande.

Tourisme spirituel

« Nous essayons de planter en nous un peu de sérénité, même si ce n'est qu'une illusion. »

— **Waciny Laredj**

Notre maison jouxtait la mosquée, ce qui me rassurait lors des froides nuits d'hiver en l'absence de mon père. Ma mère me répétait que notre maison était protégée par les prières et les lectures des fidèles derrière le mur. Je descendais parfois sur la terrasse de la mosquée puis franchissais une petite porte menant à l'escalier du minaret. J'y découvrais des nids d'oiseaux, observais les œufs et les petits, puis montais tout en haut. De là, je contemplais avec émerveillement et un peu de peur le village, ses maisons et ses ruelles étroites, d'une beauté que je ne connaissais pas depuis le sol.

Dans notre petite ruelle subsistaient les ruines de vieilles maisons, où nous jouions. Certains voisins y élevaient des poules ou attachaient leurs ânes. Le soir, nous attendions le retour de l'oncle Mohamed sur son âne après une dure journée de travail, et courions vers lui pour recevoir des bottes fraîches de pois chiches et de fèves.

Al-Arbi, un élève qui redoublait depuis de nombreuses années, venait chaque soir dans une petite étable au bout de la ruelle pour nourrir et abreuver des bêtes. Sa démarche lui donnait l'air d'un homme adulte. Mon ami Saïd, son camarade de classe mais beaucoup plus petit, aimait l'embarrasser devant les femmes du quartier en lui demandant : « As-tu fait les exercices donnés aujourd'hui par le maître ? » Al-Arbi répondait furieux : « On se verra demain à l'école ! » Après les repas, ma mère conservait le pain restant dans un plat en fibres de palmier nain. J'en portais une partie au four communal pour le sécher jusqu'à ce qu'il brunisse ; nous le mangions avec ou sans thé. Avec les morceaux plus secs, elle préparait la fertouta, en versant dessus une sauce savoureuse avec pommes de terre, ail, tomates et parfois du gueddid. Elle invitait souvent des voisines, qui lui rendaient régulièrement la pareille.

Entre elles régnaient solidarité et respect malgré quelques petites disputes. Lorsque ma mère préparait un plat à forte

odeur, comme du poisson frit ou des grillades, elle envoyait de petites assiettes aux voisins proches « pour les enfants ». Elle recevait le même geste de temps à autre.³⁴

L'association des anciens élèves organisa un tournoi de football entre équipes de quartiers. Pour atteindre le terrain, au sommet de la montagne entourant le village, mes amis et moi devons parcourir un chemin long et difficile.

Avant le match d'ouverture, nous nous reposâmes à l'ombre d'un caroubier dominant le village. La vue était magnifique et l'air frais atténuait la chaleur et la fatigue. Pensant au chemin pénible vers le terrain et à celui, tout aussi long, vers le hammam d'An-Nazala, je dis à un ami : « Ici, même pour prendre un bain ou un moment de détente, il faut passer par la souffrance. »

³⁴Les voisins, comme les autres habitants du village, considéraient qu'un plat dont l'odeur se répandait, donnait en quelque sorte un droit au voisin.

Depuis les hauteurs, je cherchai notre petite maison parmi les habitations lointaines entourées d'une forêt d'oliviers. Je la repérai près de la mosquée, puis distinguai les routes, l'école, le four et la place du quartier.

Un ami affirma que nos ancêtres avaient été intelligents en choisissant un site aussi beau et protégé par la montagne, face à de vastes plaines³⁵. En contemplant les portes historiques du village, je me rappelai Mme Zineb racontant avec enthousiasme la résistance des habitants contre le colonisateur français et l'histoire du menuisier du village qui aurait fabriqué une catapulte en bois pour lancer des pierres sur les troupes et les empêcher de franchir les portes.

En regardant les vieux bâtiments et la muraille usée, je sentis qu'ils conservaient des événements importants et une histoire tombée dans l'oubli.³⁶

³⁵ Des vestiges de poteries et de fours à chaux, ainsi que la tradition orale, indiquent que les habitants se seraient d'abord établis à Dchar Al-Hafa, en haut de la montagne, puis près de Sidi Boujida, à proximité de la source Al-Ansar, avant de s'installer sur le site actuel il y a plusieurs siècles.

³⁶ Les récits historiques évoquent une violente résistance locale contre la colonne française du général Gouraud sur la route de Fès, près de N'zala Beni Ammar, en mai 1911. Des journaux français de l'époque décrivirent Beni Ammar comme un centre important de résistance dans le Zerhoun. À la fin du mois, Gouraud revint vers Beni Ammar ; le village fut bombardé et les habitants se réfugièrent dans les montagnes voisines. Le bombardement toucha également la demeure du caïd Haddou El-Yamani, chef de la fédération tribale de la région.

Nous reprîmes la marche vers le terrain, installé sur un plateau entouré de pierres et de palmiers nains. Beaucoup d'enfants et de jeunes étaient assis autour, regardant les deux équipes s'échauffer dans leurs tenues vivement colorées. Le match commença au milieu des encouragements passionnés.

Chaque printemps, certains voisins partaient ensemble avec leurs bêtes vers le sanctuaire d'Abdallah ben Ibrahim, à quelques kilomètres du village, sur une colline entourée d'arbustes et faisant face à une vaste plaine.

Le voyage commençait par la préparation des couvertures et des provisions : céréales, légumineuses, huile, olives et eau, puis par les adieux aux voisins. Rahma nous expliquait qu'il s'agissait d'une visite destinée à rechercher la bénédiction du saint et à demander santé, subsistance et bonheur. Le séjour durait généralement plus d'une semaine et les familles revenaient le visage rayonnant. Rahma attribuait cette sérénité à la bénédiction du saint ; je compris plus tard qu'elle venait aussi de la beauté paisible de la nature et de l'éloignement des soucis quotidiens.

À côté de notre petite maison, ma mère construisit avec des branches d'olivier et de la terre un abri d'environ deux mètres carrés et un mètre cinquante de haut. Elle y élevait des lapins et y faisait dormir les poules, qui passaient la journée à circuler entre les ruines de la ruelle.

En revenant de chercher l'eau, je rapportais de l'herbe pour les lapins. Je les regardais manger avec voracité par une petite ouverture. Chaque matin, je donnais aussi des graines et du pain aux poules. Ma mère suivait avec fierté l'évolution de son petit cheptel, mais lorsqu'un invité arrivait, elle en abattait souvent une. Elle me demandait parfois d'emprunter le mâle d'une voisine pour quelques jours afin de le mettre avec les lapines.

Le mâle recevait alors une nourriture particulièrement bonne « en l'honneur de l'invité ». Lorsque je devais le rendre, il semblait parfois rechigner à partir. Mes amis se moquaient de cette mission ; je finis par refuser de la faire après avoir compris la véritable nature de cette visite « suspecte ».

Chaque matin, je portais le pain au four et attendais sa cuisson sur une petite place. Je passais entre des groupes de filles jouant à la chata mata³⁷, ou m'asseyais devant la tente d'un artisan ambulant qui venait parfois réparer les ustensiles métalliques. J'aimais regarder cet homme étamer les vieilles casseroles. Il accueillait ses clients avec un grand sourire et acceptait ce qu'ils lui donnaient en paiement. Les habitants du quartier lui apportaient régulièrement de la nourriture³⁸.

À l'intérieur du four, je profitais de la chaleur et de l'odeur du bois brûlé mêlée à celle du pain. J'écoutais aussi le maître Ahmed discuter avec un client des nouvelles : le siège israélien de Beyrouth, le départ de Yasser Arafat, le massacre de Sabra et Chatila et la puissance de Saddam Hussein face à l'Iran.

Les vacances d'été arrivèrent et le village accueillit de nombreux visiteurs venus passer quelques semaines. Par une chaude journée, alors que je jouais avec mes amis, une jolie fille en jupe rose d'été, portant un récipient en plastique, me demanda de l'accompagner dans un champ voisin pour l'aider à cueillir des figues. J'acceptai immédiatement. Elle grimpa rapidement dans l'arbre, dont les branches étaient couvertes de figues noires mûres.

³⁷ Dans le jeu chata mata, une fille cache une épingle dans une petite masse de terre humide divisée en deux ; l'autre doit deviner dans quelle moitié se trouve l'épingle.

³⁸ Les vendeurs ambulants arrivant des villages voisins avec leurs bêtes chargées de légumes ou d'objets en plastique recevaient souvent nourriture et eau des habitants lorsqu'ils se trouvaient dans une ruelle à l'heure de midi.

Je lui lançais des regards furtifs tandis qu'elle me jetait les fruits pour que je les mette dans le récipient. Mais mon attention se porta bientôt sur des choses qui me paraissaient alors plus intéressantes que les figues. Les fruits commencèrent à tomber par terre, sur ma tête et sur ma chemise blanche d'été. Soudain, elle me cria : « Pose le récipient par terre et va-t'en ! » Je repartis, les cheveux et les vêtements tachés de figue, partagé entre la tristesse et une irrésistible envie d'éclater de rire.

La sécheresse et l'amour

« Les pigeons ont déserté mon village, les
sauterelles s'y sont installées. »

— **Mohamed Ghadou**³⁹

Les mariages et les fêtes populaires se firent rares au village. Désormais, les gens ne se réunissaient guère qu'aux funérailles. Les sorties printanières de l'après-midi, où nous accompagnions les familles dans les environs pour jouer entre les arbres et les champs avant de partager café et gâteaux, avaient, elles aussi disparu.

Assis sur une marche dominant la souika, j'observais les passants. Les sourires avaient quitté les visages et la misère s'était installée. Dans chaque groupe, on entendait : « L'année est mauvaise », allusion à l'aggravation de la sécheresse et à la rareté des pluies. Les commerçants se plaignaient sans cesse du manque de clients.

Je surveillais discrètement notre jeune voisine lorsqu'elle montait sur la terrasse, vêtue de blanc, ses cheveux noirs brillants sous le soleil. Elle attendait, comme toujours, le passage de son amoureux, qui lui avait promis de l'épouser si la saison agricole était bonne. Elle semblait troublée et triste lorsqu'elle le vit près d'une boutique en face. Ils échangeaient à la dérobée des regards pleins d'amour et de chagrin. Elle paraissait plongée dans un beau rêve lorsqu'une pierre faillit lui fracasser la tête, accompagnée du cri de son père : « Descends ! ».

³⁹ Mohamed Ghadou, poète du village de Beni Ammar, mena une vie difficile. Né au début des années 1960, il mourut à la fin des années 1990.

J'aimais sortir dans la nature. Je chaussais les bottes en caoutchouc que j'avais insisté pour que ma mère m'achète, à l'exemple de mes amis. Nous partions généralement à trois ou quatre : l'un conduisait un âne et ramassait du bois dans l'oliveraie ; nous coupions du thym et d'autres herbes et cherchions des nids de tourterelles.

Nous ne prenions habituellement pas les œufs. Nous attendions leur éclosion et revenions voir les petits jusqu'à ce qu'ils grandissent, puis nous les rapportions dans de petites cages de roseaux. J'aimais leur roucoulement, mais je n'aimais guère les enfermer. Un jour, j'en sortis deux pour les nourrir sur la terrasse ; à mon retour, un chat les avait dévorés. Ce fut la première et la dernière fois que je rapportai des oisillons à la maison.

Un soir, ma mère m'annonça que nous irions le lendemain à Fès rendre visite à ma tante. Je courus demander à mon ami Saïd, notre voisin, de me prêter ses chaussures neuves. Je n'avais jamais visité cette ville et n'en connaissais que les récits. Toute la nuit, je rêvai de la voiture, des rues propres, des grands immeubles et des beaux jouets.

Ma mère, mon petit frère et moi devions marcher près de cinq kilomètres jusqu'à la route principale pour prendre l'autobus vers Fès. J'admirais le ciel bleu et les papillons colorés autour du chemin, tout en lançant de temps à autre un regard d'adieu vers mon village.

Nous nous assîmes sous un grand mûrier au centre d'An-Nazala. L'autobus tarda. Ma mère avait apporté du pain, des œufs durs et de l'eau ; nous mangeâmes ce que nous pouvions. L'attente s'éternisa. Son regard finit par me faire comprendre que le retour à la maison devenait inévitable.

Nous reprîmes le chemin en traînant les pieds. Le rêve ne s'était pas réalisé. Lorsque le soleil allait se coucher et que le village réapparut au-dessus de nous, je commençai à réfléchir à ce que j'allais raconter à mes amis.

Épuisé, je m'endormis dès notre retour. Le lendemain, je décidai de ne pas me montrer dans le quartier et restai toute la journée à la maison. Le soir, je rendis les chaussures à Saïd, le remerciai, puis lui racontai mon magnifique voyage, les immeubles, les voitures et les rues propres que j'avais vus... dans mon rêve.

Une « idole » dans la classe

« L'imagination est plus importante que la
connaissance. »

— **Albert Einstein**

À l'école, la majorité des enseignants traitaient les élèves avec beaucoup de gentillesse⁴⁰. Je voyais en eux des modèles : leur culture, leur parfum et leur élégance me fascinaient. Par leurs idées et leurs conversations, ils ouvraient pour moi une fenêtre sur le monde extérieur au village. Certains étaient originaires de la kasbah de Beni Ammar ; d'autres venaient de Zerhoun ou de Meknès, logeant au village pendant les jours de classe ou faisant quotidiennement l'aller-retour.

J'attendais avec impatience le cours d'arabe, où je pouvais poser des questions et écrire avec une certaine liberté. Le maître nous parlait souvent de la question palestinienne et de poètes anciens et modernes ; il nous donna le goût de la poésie. Il nous invita aussi à contribuer à un journal mural à l'entrée de la classe. Un petit musée exposait des travaux d'élèves : objets en palmier nain, roseaux et bâtonnets, dessins, calligraphies et bouteilles contenant des graines et des légumineuses.

⁴⁰ Malgré son apparence élégante, notre professeur de français se montrait souvent violent. Il nous insultait lorsque nous nous trompions ou ne pouvions réciter des poèmes français. Un jour, après qu'il m'eut humilié et que j'eus passé le cours à pleurer, mon père le réprimanda publiquement au café. Il ne me traita plus ainsi.

Un jour, je voulus apporter une contribution originale au musée de la classe. Je pris un marteau et un petit couteau dans notre modeste cuisine et sculptai une petite pierre. J'y fis apparaître un visage, puis utilisai du charbon et un peu de safran pour dessiner cheveux, moustache et yeux, et colorer le visage.

À l'appel de midi, qui pour nous, enfants, annonçait surtout l'heure du repas, je rentrai fièrement montrer mon œuvre à ma mère. Elle cria : « C'est interdit ! Jette cette idole, sinon je te la casse sur la tête ! » Je lui expliquai qu'elle était destinée au musée de l'école. Elle se précipita pour la prendre ; je m'enfuis dehors avant qu'elle ne claque la porte.

Je cachai la « statue » dans un vieux mur de pierre du quartier et partis jouer. Craignant la punition, je n'osai pas rentrer de la journée et manquai le déjeuner. Le soir, certain qu'une correction m'attendait, je me réfugiai chez Kenza, une parente de mon père. Je lui dis que ma mère voulait la voir. Lorsqu'elle arriva chez nous, je me mis à pleurer et la suppliai d'intervenir. Elle éclata de rire, embrassa ma mère et obtint son pardon. Je promis avoir jeté l'« idole » loin de la maison.

Le lendemain, je récupérai soigneusement la sculpture et la glissai dans mon cartable. J'hésitais à la montrer au maître, malgré l'admiration de plusieurs camarades.

Alors qu'un élève effaçait le tableau, un autre me désigna au maître : « Il a quelque chose d'étrange dans son cartable, monsieur ! » Le maître me demanda en souriant de le montrer. Je sortis lentement la pierre et la posai devant lui, m'attendant à une réaction semblable à celle de ma mère. Il l'examina avec étonnement puis déclara : « C'est très bien. C'est une belle création. » Il la plaça sur la table du musée avec une étiquette portant mon nom. Ma joie effaça la souffrance de la veille et le déjeuner perdu.

Il me demanda ensuite de peindre le Dôme du Rocher à Jérusalem pour une pièce de théâtre sur la question palestinienne. Il me donna une règle, de la peinture et une grande feuille. Je réservai un espace devant la chambre d'amis et interdis à mes frères d'y entrer. Deux jours plus tard, le tableau était prêt. Malgré sa simplicité, j'étais fier de le voir circuler dans les quartiers avant d'être placé sur la scène de l'école. La pièce évoquait notamment le massacre de Sabra et Chatila et comprenait des passages de poèmes de Mahmoud Darwich.

Le maître annonça ensuite une sortie dans la nature. Ma mère mit dans un sac des oranges, une boîte de sardines, du pain et des olives ; j'emportai mon ballon de cuir. Nous nous retrouvâmes près de Bab Essour Al-Fouqi. Malgré le peu de pluie, l'air était printanier. Avec le maître et mes camarades, je découvrais presque pour la première fois la beauté des environs. Nous atteignîmes le sommet de la montagne et contemplâmes les ruelles du village et les oliviers, figuiers et amandiers qui l'entouraient.

Avant le match de football, le maître proposa une photo de groupe. Je tins absolument à placer le ballon devant moi, non parce que j'étais le meilleur joueur ou le capitaine, mais tout simplement parce qu'il m'appartenait.

Le maître forma deux équipes et remplaçait régulièrement des joueurs afin que chacun participe. Lorsque mon tour vint de sortir, je restai au bord du terrain, frustré. Incapable de me contenir, je finis par envahir le terrain en pleurant et saisis mon ballon sous les yeux stupéfaits de tous. Le maître me rejoignit et m'expliqua gentiment que tout le monde devait jouer. Je revins en souriant, lançai le ballon et le match reprit.

Nous poursuivîmes ensuite notre promenade vers Dchar Al-Hafa⁴¹ et Chaqat Kouira⁴², avant de déjeuner dans un espace verdoyant au sommet. Ce fut une très belle journée. Le lendemain, toute la classe ne parlait que de cette sortie. Le maître nous demanda d'en faire une rédaction. J'écrivis avec bonheur les souvenirs de la veille : c'était une manière de vivre deux fois le même événement.

⁴¹ Dchar Al-Hafa est un site archéologique où subsistent d'épais murs de pierre, des fragments de poterie et des fours à chaux, témoignant d'occupations humaines anciennes.

⁴² Chaqat Kouira est une large fissure s'enfonçant dans la roche, autour de laquelle les enfants ont créé de nombreuses légendes

La saison des olives

« Certains sentent la pluie, d'autres ne font que
se mouiller. »

— **Bob Marley**

Le début de l'automne arriva avec de forts vents et quelques pluies intermittentes. Les habitants étendaient du ciment liquide sur les terrasses pour empêcher les infiltrations⁴³. Chaque soir, notre voisin préparait de longues perches coupées dans les arbres, destinées à la récolte des olives.

Les huileries du village ouvrirent l'une après l'autre. On nettoyait les réserves souterraines, les meules et les scourtins⁴⁴. À la souika, des notables discutaient de la date de la « talqa⁴⁵ », l'ouverture officielle de la récolte, qui serait annoncée après la prière du coucher du soleil par le crieur public.

Le bruit des quatre moulins rompit le silence laissé par la mauvaise saison agricole. L'odeur des olives fermentées et de l'huile envahit les ruelles. Des tas d'olives remplissaient la place de Bab Essour ; devant chaque moulin s'accumulaient les résidus solides et des ruisseaux noirs d'eaux de pressage s'écoulaient.

⁴³ À la fin de l'hiver, ma mère, comme les autres femmes du village, blanchissait aussi l'intérieur et l'extérieur de la maison à la chaux.

⁴⁴ Les scourtins sont des paniers plats en fibres ou cordes dans lesquels on place la pâte d'olive avant pressage.

⁴⁵ La « talqa » répartissait l'oliveraie en zones et fixait pour chacune quelques jours de récolte afin d'organiser la main-d'œuvre, limiter le pillage et offrir du travail pendant plusieurs semaines

La récolte commença. Après l'école, nous apportions souvent du pain chaud à l'huilerie du quartier. Un ouvrier le plongeait dans une grande cuve d'huile fraîche et nous le rendait ; nous le dévorions aussitôt.

Avant l'aube, jeunes et enfants se rassemblaient au « mouqif » de la souika pour proposer leur travail aux propriétaires. Les adultes portaient les longues perches servant à faire tomber les olives ; enfants, filles et personnes âgées se proposaient surtout pour les ramasser.

Un matin, je partis avec un ami. Il était petit et portait une longue djellaba ; il posa une pierre sous ses pieds pour paraître plus grand. Son stratagème réussit et un agriculteur l'engagea. Un autre me proposa dix dirhams pour travailler dans un champ près de la source Al-Ansar.

Il faisait très froid. Un jeune alluma un feu avec des branches d'olivier sèches et nous nous réchauffâmes. Je mis quelques pierres lisses dans le feu pour les utiliser ensuite comme bouillottes. En attendant les ouvriers chargés de faire tomber les olives, je proposai au propriétaire de ramasser les « olives du vent », celles tombées naturellement. Il me donna un grand sac : « Si tu le remplis, tu peux partir. »

Je pris la tâche au sérieux. Avant l'arrivée des autres ouvriers, le sac était déjà rempli au tiers. Le soleil monta et réchauffa l'air. Peu avant midi, il ne restait presque plus de place. Je craignais que le propriétaire ne revienne sur sa promesse, car les travailleurs ne rentraient normalement qu'au coucher du soleil.

Lorsque le sac fut plein, il me regarda avec étonnement, me donna dix dirhams et dit : « Bravo. » Je respirai enfin, comme si je retrouvais ma liberté. Près du champ, je mangeai au bord du canal venant de la source, m'allongeai un moment au soleil, puis bus et me lavai le visage.

Sur le chemin du retour, j'entrai dans des oliveraies déjà récoltées pour ramasser les fruits oubliés. Je remplis mon sac plastique et, à l'entrée du village, vendis ma récolte pour sept dirhams supplémentaires. Je courus annoncer à ma mère l'exploit du jour.

Le lendemain soir, notre voisin Mustapha, un peu plus âgé que moi, proposa d'aller ramasser des olives dans un champ voisin. Le soleil se couchait. J'emportai un seau et le suivis avec un autre ami. Le chemin était bien plus long que je ne l'avais cru. À mi-parcours, Mustapha nous révéla que le propriétaire était absent et que le champ n'était pas gardé. J'eus peur, mais rentrer seul me semblait difficile ; je continuai.

Nous descendîmes une pente vers un champ dont le sol argileux brillait au clair de lune. Nous commençons à remplir nos seaux lorsque nous entendîmes des pas. Nous prîmes la fuite sans nous retourner et n'arrêtâmes qu'au village, haletants et tremblants.

Un jour de congé, je partis seul vers la région de la montagne avec un panier de roseaux, à la recherche d'olives laissées après la récolte. Il faisait froid ; le ciel était couvert et le soleil apparaissait puis disparaissait. Je ramassais les fruits au sol et grimpais parfois dans les arbres pour en faire tomber d'autres, chantant à voix haute pour me tenir compagnie.

Je voyais des groupes d'ouvriers, hommes, femmes et enfants, ainsi que des troupeaux de moutons mangeant les feuilles tombées. Mon panier était presque plein lorsque le temps changea brusquement et qu'une pluie abondante commença. Je courus sans direction ; la boue collait à mes longues bottes et rendait la marche difficile.

J'aperçus alors un grand tronc creux et fendu. Je m'y glissai rapidement. Au chaud et à l'abri, je mis la capuche de ma djellaba grise et m'accroupis. J'écoutais avec plaisir la pluie tomber tout autour sans me mouiller, en fredonnant devant l'oliveraie qui s'étendait comme une mer verte. J'aurais voulu que ce moment dure des heures. La pluie s'arrêta pourtant bientôt ; je repris le chemin en jouant avec les ruisselets qui descendaient vers le village et en célébrant enfin la pluie.

La nostalgie

« L'avenir de l'Inde réside dans ses villages. »

— **Mahatma Gandhi**

Je me levai tôt et mis les vêtements neufs que ma mère sortait de l'armoire usée pour les fêtes et la rentrée scolaire. J'ajoutai un peu de son parfum bon marché et avalai rapidement mon petit-déjeuner.

J'étais très enthousiaste en montant dans le véhicule qui nous emmenait à Zerhoun pour l'examen du certificat d'études primaires. Nous étions une quinzaine d'élèves entassés dans un véhicule prévu pour six. J'emportais les prières de ma mère et un peu de nourriture dans un sac plastique.

À l'entrée de la ville, un ami nous indiqua l'établissement où se déroulait l'examen. Je trouvai ma salle et ma place. Devant la feuille, je ressentis à la fois peur et défi : c'était peut-être une occasion de quitter mon village et de découvrir d'autres mondes. Quelques jours plus tard, les résultats furent affichés dans la cour de l'école. Mon nom figurait sur la liste ; j'étais fou de joie.

Peu après, j'accompagnai ma mère à Fès pour passer les vacances chez mon oncle. En descendant de l'autobus, je me demandai si Fès ressemblerait enfin à la ville que j'avais imaginée lors du voyage manqué. Elle me parut immense et mystérieuse, et la foule me stupéfia.

Les regards méfiants de certains enfants accentuaient mon sentiment d'étrangeté. Je me sentais isolé, comme un grain de sable dans le désert ou une goutte dans la mer. Personne ne m'appelait par mon nom ni ne demandait des nouvelles de mon père parti à l'étranger. Au fil des jours, une forte nostalgie de mon petit village me saisit : là-bas, tout le monde me connaissait et me faisait sentir que j'existais.

Mon oncle habitait un quartier populaire. Je l'accompagnais chaque jour à son atelier dans l'ancienne médina, où il fabriquait des Poufs⁴⁶ ronds en cuir rembourrés. Je le regardais découper, teindre et assembler le cuir au rythme des chansons d'Oum Kalthoum, Mohamed Abdel Wahab, Abdel Halim et Abdelhadi Belkhatat diffusées par un magnétophone placé dans une caisse en bois au mur.

Il souriait en examinant ses créations colorées, décorées de fils noirs et blancs et de motifs dorés, puis les portait au marché voisin et les remettait au crieur « dallal⁴⁷ » chargé de les vendre aux enchères.

À midi, il me donnait un peu d'argent. Je choisissais presque toujours des sardines frites dans un restaurant populaire du quartier Al-Achabine. Les odeurs d'épices et d'herbes médicinales emplissaient les lieux. Je regardais un jeune vendeur circuler avec un plateau de friandises couleur pistache décorées de petits morceaux de chocolat.

Je passais aussi beaucoup de temps dans les ruelles de la vieille ville, admirant tapis, objets de cuir, vaisselle d'argent et de cuivre, ainsi que la grandeur de l'histoire incarnée par les bâtiments, portes et fontaines anciennes.

Sur la place Al-Achabine se trouvait une petite salle de cinéma⁴⁸. Je restais devant les affiches de films indiens et chinois et inventais des scénarios. Le soir, je prenais un raccourci entre un vieux cimetière et un hôtel luxueux. Le soleil couchant brillait sur les vitres de l'hôtel ; au loin, des gens étaient assis sous des parasols près de la piscine. Puis mon regard revenait vers les tombes et les noms et dates

⁴⁶ Pouf désigne ici des sièges ronds en forme de coussins, faits de cuir et rembourrés de coton ou de laine.

⁴⁷ Le dallal circule dans le marché avec la marchandise, appelle les acheteurs et la vend au meilleur prix obtenu.

⁴⁸ Il s'agissait du cinéma Al-Hilal.

inscrits dessus. Curieusement, je me sentais plus proche de ceux-là.

Avant son retour au village, ma mère, accompagnée de la femme de mon oncle, rendit visite à un parent aisé vivant dans un quartier chic. Sa femme nous accueillit avec un sourire froid. À l'intérieur, je restai stupéfait devant les décorations et les meubles. Le maître de maison, élégamment vêtu, nous salua, demanda des nouvelles de mon père, alluma la télévision puis disparut.

Pour la première fois, je voyais une télévision en couleurs avec télécommande. Après le thé et quelques gâteaux, nous partîmes rapidement, ma mère ayant ressenti la froideur de l'accueil. En route vers la gare routière, alors que je pensais encore aux beaux meubles, à la télévision couleur et aux toilettes modernes, elle me murmura : « Notre maison aux plafonds fissurés et aux meubles simples me manque. C'est le seul endroit où je me sens vraiment en paix. » Ma tante habitait un quartier populaire. Je lui rendais souvent visite et passais la journée avec son fils. Nous prenions des morceaux de sucre, les faisions fondre avec un peu d'eau dans une boîte métallique puis versions le caramel dans des moules découpés dans des cartons de lait, avec des bâtonnets, pour fabriquer des sucettes.

Après plusieurs semaines en ville, ma famille et mes amis me manquaient énormément. Je pensais sans cesse à mon village, à ses quartiers, ses petites boutiques, ses beaux champs et ses personnages inoubliables.

Je me souvenais de Belqaïd, célibataire toute sa vie, qui avait exercé mille métiers : réparateur de bicyclettes, courtier, marchand de céréales, d'huile et d'olives, puis facteur apportant lettres et mandats aux habitants contre une petite rémunération. Toujours souriant et en mouvement, il me faisait penser à un grand enfant.

Je pensais aussi à Mohamed, « le poète du village », porteparole des douleurs et des espoirs des habitants, amoureux de la nature, récitant avec passion à la souika des poèmes⁴⁹ sur ses rêves, les marginalisés et la colère de la nature. Puis à Abdelwahab, surnommé « Khou », sans domicile fixe, aimé de tous : il ne gardait de l'argent qu'à hauteur de ses besoins et rendait le reste. Son souci quotidien était un café le matin, un autre le soir et quelques cigarettes.

Je n'oubliais pas non plus Khadoudj, une jeune femme corpulente et douce souffrant de troubles psychiques. Elle venait parfois des environs, vêtue d'une robe blanche de mariée, les cheveux coiffés, s'asseyait à l'entrée du quartier pour se montrer comme une mariée, chantait puis poussait des youyous au rythme des applaudissements des enfants.

⁴⁹ Parmi les vers de Mohamed : « Beni Ammar, terre des merveilles, éclate... qu'as-tu donc, et de quoi se plaint ce long silence ? »

La rentrée approchait. Un vendredi, jour de repos des artisans, je rassemblai mes vêtements et quelques affaires dans un petit sac. Après le déjeuner, mon oncle m'accompagna à la gare routière pour retourner au village.

Après environ une heure de trajet, je descendis de l'autobus et dus continuer à pied entre les oliviers. Il faisait chaud et j'avais de plus en plus soif. Sur le bord de la route, une famille de touristes étrangers était assise près d'une voiture. Je leur demandai de l'eau. Ils étaient français ; une femme me donna une petite bouteille fraîche. Un homme âgé me demanda mon nom et ma destination. Je lui expliquai que je rentrais dans mon village, perché comme une mariée au milieu de la montagne, après des vacances à Fès consécutives à l'obtention de mon certificat.

Avant mon départ, le vieil homme retourna à la voiture et m'offrit un petit carnet doré et un joli stylo.

Arrivé sur une hauteur rocheuse dominant le village par le nord, je m'assis sous une brise fraîche et regardai les longs virages parcourus à pied. Les aires de battage voisines étaient désormais vides. Mon cœur battait de nostalgie à mesure que j'approchais.

Je retrouvai des amis jouant au football dans une aire de battage. Près de la maison, au coucher du soleil, je scrutai les ruelles, le minaret de la grande mosquée et les visages des enfants. Ma joie était immense. À la porte, je me jetai dans les bras de ma mère puis racontai mon voyage à elle et à mes frères. Le lendemain, je retrouvai mes amis et leur racontai mes aventures en ville — certaines vécues, d'autres inventées.

Une aventure dans la montagne

« Je ne suis pas un aventurier par choix, mais par destin »

— Vincent van Gogh

Chaque matin, ma mère m’envoyait au bureau de poste de la souika pour savoir si le mandat de mon père était arrivé. Il tardait anormalement. Plusieurs jours passèrent sans lettre ni argent de Belqaïd, le facteur. L’inquiétude gagna la maison : nous n’avions aucune nouvelle de mon père depuis plus d’un mois et demi. Chaque soir, je voyais ma mère perdue dans ses pensées.

Un soir, en rentrant de l’école, j’aperçus Hamid⁵⁰, ami de mon père et compagnon d’émigration, revenu de France. Je courus lui demander des nouvelles. « Ton père va bien et vous salue. Il vous a envoyé quelques affaires et de l’argent. Attends ici, je vais te les chercher. »

Mon cœur battait de joie. Il revint avec un grand sac plastique et une enveloppe. Je courus à la maison annoncer la nouvelle à ma mère. La vie semblait revenir avec le large sourire de ma mère.

⁵⁰ Lorsque je demandais à Hamid comment mon père supportait le froid, il plaisantait parfois : « Il va bien, mais il rentre souvent chez lui trempé par la pluie. » Et je fondais en larmes.

Quelques jours plus tard commença la nouvelle année scolaire. Une autre expérience m'attendait loin de chez moi, à Meknès. Ma mère m'acheta des vêtements neufs et des chaussures de sport blanches. Nous nous rendîmes à l'internat de Zerhoun pour réserver une place, mais le surveillant général nous expliqua que l'inscription des élèves non boursiers ne commencerait qu'un mois plus tard.

Pendant une semaine, je logeai chez une famille vaguement apparentée à ma mère et parcourus une longue distance jusqu'au collège. La maison était trop petite. Je déménageai ensuite dans un logement loué par un ami avec des membres de sa famille, où je passai plus de trois semaines plutôt agréables, près de la mosquée Sentissi. J'admirais souvent son minaret cylindrique décoré de mosaïques vertes et de versets coraniques.

Je rejoignis enfin l'internat, où régnaient discipline et rigueur. Je rangeai vêtements, affaires et livres dans une petite armoire près de la chambre de huit élèves, au premier étage réservé aux plus jeunes. Après un dîner léger, je passai ma première nuit dans un nouveau lit, entouré de nouveaux amis.

Avant le petit-déjeuner, nous nous alignions par niveau et par âge. Le surveillant général passait devant nous, inspectant visages, vêtements, mains et ongles, ordonnant à l'un de se laver, à l'autre de se couper les ongles. Après le dîner, nous devions passer plus de deux heures en salle d'étude ; le sommeil nous gagnait souvent jusqu'à ce qu'un cri ou un coup sur la table nous réveille.

Les traces de la sécheresse me poursuivaient malgré mon départ du village. L'eau était souvent coupée à l'internat. Tôt le matin, nous faisons la queue pour aller dans un jardin voisin de la Gendarmerie royale, nous laver le visage et remplir nos bouteilles. Les toilettes de l'établissement étaient dans un état déplorable, ce qui nous obligeait parfois à aller dans les terrains voisins.

Le froid s'intensifia. Je devais rapporter une couverture supplémentaire, des vêtements de laine rugueux, ainsi qu'un joli parapluie et un imperméable jaune que mon père m'avait apportés de France et que la sécheresse ne m'avait encore jamais permis d'utiliser.

Un jour de congé, je rentrai au village. Je racontai à ma mère mes nouvelles conditions de vie et lui demandai davantage d'argent, citant tel camarade qui rapportait chaque semaine une boîte de beurre rance⁵¹ traditionnel et tel autre qui avait toujours gâteaux et argent.

Pendant le week-end, j'exécutai toutes les tâches : apporter de l'eau, chercher des olives dans notre petit champ, acheter les provisions. Au moment de repartir, ma mère ne put me donner qu'une petite somme. Je me mis à pleurer, pris mon sac et partis attendre le taxi à Bab Essour. Mon petit frère me suivit avec un paquet de pain et de gâteaux ; vexé, je lui demandai de le ramener.

L'attente du taxi durait parfois des heures. Cela ne m'ennuyait guère : les longues files à la source m'avaient appris la patience.

⁵¹ Un matin, je demandai à un camarade de mettre une cuillerée de smen dans un morceau de pain gardé du dîner. Il en mit généreusement plusieurs. Au moment de le manger, je découvris qu'il s'agissait en réalité de bissara froide.

Assis près de la place, je me rappelai une scène : une femme en colère fuyait son mari vers un taxi tandis qu'il lui criait de partir. Lorsqu'elle voulut monter, il dit au chauffeur : « Si tu démarres avec elle, tu le regretteras. » Le chauffeur resta stupéfait et les passagers éclatèrent de rire. La femme descendit ; son mari la suivit calmement, signe que la querelle était terminée.

Avant l'arrivée de mon taxi, je remarquai que le mur de l'école longeant le cimetière s'était totalement effondré. Les fenêtres des classes donnaient désormais directement sur les tombes, séparées seulement par la route.

Un soir, un camarade de chambre me proposa de marcher jusqu'à son village, Al-Mghassiyine, à une longue distance de Zerhoun, afin que je puisse rendre visite à ma tante. J'acceptai aussitôt. Après le déjeuner, je chaussai mes baskets et enfilai un pull de laine.

C'était l'automne et l'odeur de la terre mouillée emplissait l'air. En montant vers le sommet, nous vîmes des agriculteurs labourer avec leurs bêtes, entourés d'oiseaux blancs. Nous accélérâmes entre arbres denses et gros rochers, espérant arriver avant le coucher du soleil. Au sommet, une pluie forte commença. Nous tentâmes de nous abriter sous les arbres, puis décidâmes de continuer. Après plus de trois heures, nous atteignîmes le village, trempés.

Ma tante m'accueillit chaleureusement et plaça devant moi un brasero d'argile rempli de bois. Le lendemain, après une courte promenade autour du village, nous retournâmes à l'internat en taxi.

Un soir, je cassai accidentellement la petite lampe de poche d'un pensionnaire. Nous nous battîmes et je lui donnai un coup de poing au visage. Le lendemain, il me dénonça au surveillant général. Devant sa grande taille, je paraissais minuscule. Il nous regarda avec étonnement, sourit et nous renvoya : il ne semblait pas croire que j'avais pu porter le coup décrit.

Il était interdit de manger dans les dortoirs. Pourtant, chaque nuit, un camarade installé en face de moi sortait du pain, une boîte de lait et du fromage après l'extinction des lumières. Je plaisantai : « Imagine que le surveillant général te surprenne ainsi ! » Il répondit : « Je jetterai le lait et le fromage par la fenêtre et je lui donnerai un grand coup sur la tête avec cette Koumira!⁵² »

Nous éclatâmes de rire. Soudain, la lumière s'alluma et le surveillant général apparut en djellaba noire : « Où vas-tu me frapper, mon fils ? » Un silence terrifiant tomba, puis l'élève se mit à pleurer et à supplier. Le surveillant prit la nourriture et lui ordonna de se présenter à son bureau le lendemain.

À l'heure du déjeuner, un ami et moi allions parfois dans la salle de prière afin d'entrer tard au réfectoire et de rejoindre une table de moins de huit élèves, dans l'espoir d'obtenir davantage de chocolat. Un jour, le surveillant nous surprit à genoux, nous tira par l'arrière de nos chemises et cria : « C'est la dernière fois que je vous vois ici à l'heure du repas ! » Je compris alors qu'il me classait parmi les fauteurs de troubles.

⁵² Koumira : baguette de pain française.

Au cœur du printemps, notre professeure de mathématiques organisa une randonnée jusqu'à la ville romaine de Volubilis. Le temps était magnifique. Sur le site archéologique, j'examinais les monuments tandis qu'elle nous donnait des explications.

Avant de repartir à pied, nous déjeunâmes près d'un petit ruisseau bordé de maisons en terre. Mon regard allait de ces habitations fragiles aux vestiges romains de pierre qui résistaient au temps.

À la fin du premier trimestre, juste avant les vacances du Nouvel An, tous les pensionnaires attendaient le déjeuner. Le surveillant général entra avec un dossier et annonça les notes, ajoutant parfois une critique ou un compliment. Lorsque j'entendis mon nom, je me figeai. Il me demanda de me lever puis déclara en souriant : « Tu as obtenu une bonne note ; ton sérieux compense tes bêtises. »

À la fin de l'année scolaire, l'association des parents d'élèves m'offrit un ensemble de livres⁵³ en récompense de mes résultats pendant les trois trimestres.

⁵³ Je m'attendais à y trouver un livre sur Idriss Ier, dont le collège portait le nom. J'y trouvai plutôt un ouvrage sur Ali ibn Youssef ibn Tachfin, grand souverain almoravide enterré à Marrakech, avec la Koutoubia sur la couverture. Par un heureux hasard, je devais travailler et m'installer à Marrakech bien des années plus tard, ville que mon grand-père aimait lui aussi.

Une mission sous le soleil

« La mort n'est pas la plus grande perte ; la plus grande perte est ce qui meurt en nous pendant que nous sommes encore vivants. »

— **Mohamed Al-Maghout**

Après plusieurs années difficiles, l'activité revint au village. Les aires de battage de la zone d'An-Nawadir étaient couvertes de tas de blé, fèves, orge, pois chiches et kersanna⁵⁴, signe d'une bonne saison agricole. Pour ma réussite scolaire, mon père m'offrit une bicyclette d'occasion; je parcourais souvent la route vers Zerhoun ou An-Nazala.

Un samedi matin, ma mère me demanda de l'accompagner au marché hebdomadaire. Nous achetâmes légumes et provisions. Sur le chemin, nous regardâmes un vendeur de plats en verre coloré qui démontrait leur solidité en les jetant plusieurs fois au sol. Lorsque nous approchâmes, il recommença — et le plat éclata en petits morceaux. Sous le choc du vendeur, nous reprîmes tranquillement nos sacs et notre route.

Au retour, ma mère, une vieille dame et moi montâmes à l'arrière d'un pick-up, chacun avec un sac de légumes. Un gendarme en voiture se lança à notre poursuite et le conducteur accéléra. Nous étions violemment secoués par les nids-de-poule. Sur les virages de montagne, notre inquiétude devint panique. Ma mère et la vieille dame criaient ; les légumes se dispersaient à nos pieds.

⁵⁴ La kersanna est une légumineuse ressemblant aux lentilles et utilisée comme fourrage.

Je fis signe au gendarme de ralentir et demandai à ma mère si je devais sauter ; elle m'en empêcha. J'étais certain que le chauffeur avait commis une infraction, mais j'en voulais aussi au gendarme d'avoir choisi une poursuite dangereuse au lieu de relever simplement le numéro du véhicule.

Soudain, le chauffeur s'arrêta dans un virage, bondit hors du pick-up et disparut dans la pente parmi les oliviers. Le gendarme releva nos noms ; un homme qui voyageait avec le conducteur nous conduisit jusqu'au village.

Au bureau de poste de la souika, je téléphonai à mon père en PCV, système où le destinataire payait la communication. Il n'y avait pas de cabine : tout le monde pouvait entendre, y compris l'employé. J'insistai pour que mon père me laisse poursuivre mes études à Fès, où vivaient plusieurs parents. Il hésitait ; moi, j'insistais. Après l'appel, l'employé me dit : « Si tu as vraiment envie d'apprendre, le lieu n'a pas d'importance. »

Je ne me contentai pas du téléphone. J'écrivis à mon père pour le supplier de demander à mon oncle de m'aider à déménager. Celui-ci accepta, mais ne trouva pas de place dans les collèges proches de chez lui. Après beaucoup d'efforts, je fus inscrit à l'internat du collège Al-Abbas Bennani, à Sidi Boujida, aux abords de Fès.

Pendant une semaine, je fis des allers-retours entre le collège et la maison de mon oncle à Mérinides pour finaliser l'inscription. Chaque soir, je profitais de ma mère et de mes proches ; mon oncle me traitait comme son propre fils. Le dimanche soir, je mis vêtements et livres dans ma valise brune et partis tristement vers un lieu où je ne connaissais personne.

Depuis la fenêtre de ma chambre, j'observais les beaux champs allant jusqu'au pied du mont Zalagh, mais une odeur désagréable montait d'un égout à ciel ouvert. Devant l'internat s'étendaient les terrains de sport ; les salles de cours se trouvaient de l'autre côté.

Je m'adaptai peu à peu et me fis de nouveaux amis. Pendant mon temps libre, je parcourais les marchés voisins, achetais quelques oranges bon marché puis rejoignais une halqa animée près d'un cimetière par un vieil homme. Il racontait des récits anciens et des aventures⁵⁵, ponctuant les épisodes de coups réguliers sur un tambour rectangulaire.

Au moment le plus passionnant, il interrompait souvent son récit pour demander de l'argent, rappelant que seule la bonne action demeure tandis que la fin de l'homme se trouvait là — et il montrait le cimetière⁵⁶. J'avais honte de ne rien pouvoir lui donner.

Le soir, je rentrais ravi à l'internat. Tandis qu'un élève racontait dans la cour les aventures des films indiens vus au cinéma, je tenais à raconter les histoires entendues dans la halqa, notamment les aventures de Sayf ibn Dhi Yazan.

Sur la place Boujloud, j'aimais aussi la halqa de boxe animée par un homme d'une cinquantaine d'années surnommé « le Chauve ». Personnage comique, il choisissait dans le public des adversaires, hommes et femmes de différents âges, pour des rounds de boxe.

⁵⁵ Sayf ibn Dhi Yazan fut un roi arabe de l'époque préislamique autour duquel se sont développées de nombreuses légendes.

⁵⁶ Je compris plus tard que le choix du cimetière par le conteur était probablement délibéré : il rappelait constamment la mort au public au moment de demander de l'argent.

Lorsqu'il arrivait sur la place, « le Chauve » avait une manière amusante de rassembler la foule : il criait qu'un inconnu l'avait agressé puis tombait au sol en appelant : « Sauvez une âme ! Sauvez une âme ⁵⁷ ! » Quand les gens se pressaient autour de lui, il affichait un sourire rusé et annonçait : « Maintenant, le spectacle (Farja) commence !⁵⁸ »

Un samedi après-midi, avant le cours, je laissai ma valise brune dans le bureau du professeur de sport. À mon retour, la porte était fermée. Je crus que le professeur était parti en laissant ma valise à l'intérieur. Plusieurs pensionnaires me regardaient en riant. Je découvris soudain mes vêtements éparpillés sur le terrain et la valise retournée plus loin.

En ramassant les vêtements sales, un élève commenta : « Des petits malins ont dû croire qu'elle contenait de la nourriture ou des gâteaux. Ils l'ont ouverte, ont découvert le linge sale et ont tout jeté ici. »

Sur le chemin de la maison de mon oncle, je m'arrêtais devant un kiosque pour lire les titres et chercher le magazine Al-Baraem, dont les couleurs et les sujets me fascinaient. Je ne pus acheter que deux numéros pendant toute l'année scolaire.

Je traversais ensuite un cimetière près de la porte historique Bab Ajissa, souvent de nuit, en marchant vite sans regarder derrière moi. Ce soir-là, je décidai de laver mes vêtements à une source dans une pente entre les tombes. Je les rinçai, les essorai et les remis dans la valise devenue lourde. Lorsque j'atteignis enfin une place éclairée près de l'hôtel Mérinides, je respirai de soulagement avant de poursuivre ma route.

⁵⁷ « Sauvez une âme » est le sens de l'expression dialectale utilisée.

⁵⁸ Farja signifie spectacle ou divertissement.

Le Ramadan coïncida avec l'approche de la fin de l'année scolaire. Après la rupture du jeûne, le surveillant général obligeait les collégiens à rester dans l'établissement et verrouillait la porte de l'internat. Dans notre chambre de quatre lits, nous nous sentions étouffés.

Nous imaginâmes une façon de briser le « siège ». Lorsque les autres dormaient, nous attachions les couvertures les unes aux autres et descendions jusqu'au rez-de-chaussée, au-dessus de la cuisine, puis sautions vers le chemin menant à la sortie. Un camarade resté dans la chambre remontait ensuite les couvertures.

Nous passions ainsi de belles soirées à parcourir la ville jusqu'à l'approche du suhur. Un simple sifflement suffisait pour que notre camarade relance les couvertures et que nous remontions. Cela dura plusieurs jours, jusqu'à ce que le surveillant général découvre notre stratagème, nous réprimande et renforce la surveillance.

Un matin de Ramadan, alors que nous nous préparions à rentrer chez nous, il nous demanda de nettoyer les chambres et de faire les lits. Il indiqua aussi qu'il cherchait des volontaires pour débarrasser les terrasses de papiers et récupérer des ressorts métalliques de lits. J'y vis une occasion de me réconcilier avec lui et me portai volontaire avec mon ami Nabil. Il nous donna chacun un seau, fit ouvrir la porte de la terrasse et promit, en récompense, un bain chaud si nous terminions bien.

Nous commençâmes par la terrasse du réfectoire puis passâmes aux autres. Cela nous occupait en attendant l'appel du coucher du soleil. Après plus de trois heures sous le soleil, la faim et la soif nous avaient épuisés ; nos visages, couverts de poussière et de sueur, ressemblaient à ceux de soldats revenant de guerre.

À la porte de la terrasse, le surveillant général nous accueillit avec un sourire malicieux et nous demanda de le suivre. Je dis à Nabil : « Dans un instant, nous profiterons d'un bain chaud ⁵⁹ qui nous fera oublier toute la fatigue. »

Il entra dans les toilettes que nous utilisions habituellement. Une femme nettoyait les lieux. « Allez, c'est l'heure du bain ! » dit-il. Puis il prit le tuyau en plastique de la femme et se mit à nous asperger en riant.

Je pris le tuyau, profondément déçu, et versai l'eau froide sur mon corps épuisé.

Le lendemain, alors que je m'apprêtais à quitter la ville, un camarade de classe m'offrit une petite plaque de cuivre sur laquelle son père, artisan, avait gravé mon nom. Malgré sa simplicité, ce cadeau me rendit très heureux et me fit oublier l'amertume de la veille.

Je rassemblai mes affaires et quittai l'établissement. Cette année au collège avait été pleine de travail et d'efforts, mais aussi de nombreuses bêtises à l'internat avec mes amis — au point que le surveillant général insista pour refuser ma réinscription l'année suivante.

1..

⁵⁹ Au sous-sol de l'établissement se trouvaient des salles de douche fermées à clé ; nous n'avions jamais pu les utiliser.

Dans l'univers de la Maison des jeunes

« J'aime les livres, non parce que je renonce à la vie,
mais parce qu'une seule vie ne me suffit pas. »

- Abbas Mahmoud Al-Aqqad

Je ne pus dire au revoir à mes camarades de classe ni à mes amis de l'internat lorsque je quittai, contraint, le collège où j'avais passé toute une année scolaire. Après avoir récupéré mes documents administratifs, je partis avec notre parent Qassem vers un nouveau collège situé près de chez lui. Il m'annonça que je logerais dans sa maison. Je fus soulagé de pouvoir poursuivre mes études.

Qassem habitait une maison simple dans un quartier populaire et avait de jeunes enfants. Je compris vite que je n'aurais pas de chambre à moi lorsque je déposai ma valise métallique près du couchage qui m'était réservé dans une petite pièce contenant une armoire avec les vêtements de la famille et quelques couvertures.

Qassem se levait à l'aube, priait, puis allait remplir des bidons à une fontaine située au bout de notre ruelle. Après le petit-déjeuner, il partait à pied au travail.

Dans mon nouveau collège, je me fis plusieurs amis. Certains élèves avaient l'habitude de semer le désordre au début des cours d'arabe et de français. La nouvelle était apparemment parvenue au professeur de mathématiques, arrivé une semaine après la rentrée. Jeune, élégant, il se présenta : « Je m'appelle Mohamed, je suis licencié en mathématiques, j'ai vingt ans et je suis aussi ceinture noire de taekwondo. » Un silence impressionnant tomba dans la classe. Le premier cours commença dans un calme absolu, qui se maintint toute l'année.

Je fis la connaissance de Khalid, qui habitait près du collège dans un quartier neuf. Nous jouions au football et parfois au tennis près de chez lui. Je l'accompagnais souvent au stade Hassan II lorsqu'il s'entraînait avec l'équipe des jeunes.

Un jour, sa mère m'invita à entrer. Khalid avait sa propre chambre au premier étage, avec un beau bureau et un bon magnétophone. Sur la terrasse, une grande caisse en bois servait à élever des lapins. J'enviais mon ami et la vie heureuse qui me semblait être la sienne.

Un soir, en me promenant non loin de la maison, j'entrai par curiosité dans un bâtiment portant l'inscription « Maison des jeunes ». Un homme élégamment vêtu m'accueillit à la porte ; j'ignorais alors qu'il en était le directeur. Il m'expliqua la nature des activités organisées. Quand je lui demandai s'il y avait une bibliothèque, il m'indiqua gentiment l'escalier.

À l'étage se trouvait une salle de taille moyenne remplie de livres, de récits et de revues. Je demandai à la responsable l'autorisation d'en consulter quelques-uns. Elle accepta avec le sourire et m'expliqua que je pouvais fréquenter régulièrement la bibliothèque et profiter gratuitement de ses services en obtenant une carte, pour laquelle il suffisait de deux photos d'identité et d'une carte scolaire.

En feuilletant les pages colorées d'une grande encyclopédie sur l'univers, ses galaxies et ses planètes, je souhaitais que le temps s'arrête. J'avais l'impression d'être dans un autre monde. Absorbé par les images et les dessins, je ne remarquai pas l'heure jusqu'à ce que la responsable m'annonce la fermeture.

Les rayonnages remplis de romans, de récits et d'ouvrages historiques et politiques me poussèrent à revenir souvent. Je venais de découvrir une véritable école de culture et de créativité.

Après un mois chez Qassem, je retrouvai une difficulté qui me rappelait l'approvisionnement en eau de mon village. Je devais me lever avec lui à l'aube pour aller chercher de l'eau à la fontaine. C'était fatigant. Lorsqu'il y avait trop de monde, nous partions dans l'obscurité vers un quartier voisin en poussant ensemble une charrette chargée de bidons.

Quand je retrouvais mes amis hors de l'école, j'oubliais tout. Nous passions de bons moments et nous nous promenions parfois aux abords de la ville, loin du bruit. La Maison des jeunes, que je fréquentais désormais régulièrement, était devenue pour moi une véritable bouffée d'air.

À la fin de chaque trimestre, j'envoyais à mon père mes résultats scolaires ainsi que des lettres manuscrites où je lui racontais ma situation et lui demandais de rapporter quelques vêtements et cadeaux.

Pendant les récréations, mes amis et moi nous installions dans un coin de la cour pour partager des plaisanteries tandis que certains racontaient leurs aventures amoureuses. Un matin, des élèves sautaient sur un tapis de sport bleu depuis les marches menant aux salles de classe. Soudain, l'une d'elles trébucha et resta accrochée à un clou pointu destiné aux vêtements. Voyant le sang couler abondamment de sa cuisse, je me précipitai et soulevai rapidement son corps mince au-dessus des marches. Le surveillant général arriva et demanda les secours.

À la Maison des jeunes, je me liai avec un ami qui jouait bien de la guitare. Nous sortions dans la nature près de son quartier populaire : parfois nous écoutions sa guitare, parfois un radiocassette à piles. Un soir, après une séance d'animation dans l'un des clubs⁶⁰ dont j'étais devenu membre, il insista pour continuer notre conversation devant la Maison des jeunes malgré une pluie légère qui mouillait nos visages et nos vêtements.

⁶⁰ Il s'agissait du club « Mithaq Achabab ».

Après lui avoir dit au revoir, je repris le chemin de la maison et découvris, à quelques pas de là, un terrible accident survenu quelques instants auparavant.

Le conducteur d'un gros camion avait perdu le contrôle des freins dans une descente, renversant plusieurs passants avant que le véhicule ne franchisse un mur et ne se retourne sur des piles de caisses de légumes destinées à la vente.

Sur près de cent mètres, je vis de nombreux corps étendus sur le sol, certains recouverts de sacs en plastique, d'autres de feuilles de légumes. Je poursuivis mon chemin avec tristesse en me répétant : « Parfois, un retard est une bénédiction. »

Mon amitié avec Khalid s'était renforcée. Pendant les vacances de printemps, je lui proposai donc de m'accompagner dans mon village natal, après en avoir parlé à ma mère. Nous visitâmes la montagne entourant le village et notre petit champ, puis le site antique de Volubilis. Nous passâmes ensuite par Zerhoun, où nous déjeunâmes.

Dans l'après-midi, nous entrâmes dans un café qui projetait des films internationaux sur vidéo. Alors que nous suivions avec passion un film policier, une secousse sismique se produisit. Les cris éclatèrent dans le café, mêlés au bruit des verres tombant et se brisant. Pendant un instant, j'eus l'impression que le héros du film allait sortir de l'écran, avant d'entendre : « Tremblement de terre ! Tremblement de terre ! »

Lorsque nous sortîmes, la petite place du centre-ville était pleine de monde. Certains récitaient des prières, d'autres parlaient du châtiment de Dieu. Nous quittâmes immédiatement la ville. Le soir, seule la harira préparée par ma mère parvint à nous faire oublier l'incident.

Une semaine avant les examens, je rendis visite à ma grand-mère dans le village d'Ouled Mtaa, à une trentaine de kilomètres de chez nous. C'était l'occasion de réviser dans le calme de la campagne. Je dus attendre le mercredi, jour du marché hebdomadaire au centre

d'An-Nazala, afin de prendre le camion d'un marchand habitant près de chez elle.

La maison se trouvait à l'écart du village, entourée d'arbustes négligés marqués par la sécheresse. Une petite cour accueillait quelques poules et poussins. Je passais mes journées à réviser près de la rivière, dont le niveau avait fortement baissé. La première nuit, dans une chambre donnant sur la cour, je dormis très mal à cause de la chaleur et des piqûres de punaises. J'en oubliai la beauté et le calme des lieux, ainsi que l'accueil chaleureux de ma grand-mère, et regrettai d'être venu. Je ne pouvais pourtant pas repartir avant le marché du mercredi suivant.

L'angoisse de la ville

« Tout ce que l'homme peut gagner dans la lutte entre la peste et la vie, c'est la connaissance et le souvenir. »

- **Albert Camus**

Quelques jours avant la fin des vacances d'été, je reçus par la poste un cadeau de mon père que j'attendais depuis longtemps : un petit poste de radio muni d'un réveil. Il allait certainement me tenir compagnie dans ma nouvelle aventure.

Je pris ma valise métallique, dis au revoir à ma mère et à mes frères, puis partis à pied vers An-Nazala pour prendre l'autobus en direction de Fès. Je marchais entre les oliviers avec ma valise ; chaque fois que la fatigue me gagnait, je m'arrêtais un moment avant de repartir. L'automne était déjà là, mais les traces de la sécheresse dominaient toujours le paysage. Beaucoup d'agriculteurs avaient abandonné leurs champs, qui avaient perdu leur éclat et même leurs clôtures.

J'éprouvais malgré tout une joie particulière à l'idée de retourner au collège et de revoir des amis après une longue absence.

Le soir, je rentrais des cours, affamé. Près de l'entrée, il y avait souvent une table avec quelques restes du goûter. Mais ma fierté d'enfant m'empêchait d'y toucher si personne ne m'invitait. Je rejoignais alors mon lit et allumais ma radio en attendant Qassem, qui rentrait souvent tard, pour dîner avec lui.

Je n'osais que rarement allumer le magnétophone ou la télévision de la maison. Je comprenais la situation : Qassem était un simple ouvrier et il fallait économiser l'électricité.

Ma petite radio devint ma compagne constante hors des murs du collège, à une époque sans Internet, ordinateurs ni téléphones portables. J'écoutais avec passion de nombreuses émissions : « La boîte à disques », l'émission culturelle « Choukri parle », « Samir de la nuit », des feuilletons radiophoniques, les retransmissions exaltées des matchs de football et les soirées musicales de grands artistes.

Un week-end, l'équipe nationale marocaine disputait un match international retransmis à la télévision. Après avoir demandé la permission à l'épouse de Qassem, occupée à laver le linge, j'allumai l'appareil. Il fallut attendre plus de cinq minutes pour obtenir l'image et le son. Soudain, des lignes noires et blanches montèrent sur l'écran. Je frappai le dessus du téléviseur et l'image revint. Le problème se répétant, je rassemblai plusieurs chaussures près de moi : chaque fois que les lignes apparaissaient, je lançais une chaussure contre l'appareil, jusqu'à la fin du match.

Un soir, au coucher du soleil, j'étais assis dans les gradins du stade Hassan II de Fès et regardais Khalid s'entraîner dans son maillot jaune rayé de noir, se déplaçant sur le terrain comme un papillon. À côté de moi, un jeune homme parlait avec une jolie fille. Mes yeux suivaient le match, mais mes oreilles écoutaient leur conversation. Il lui demandait son nom, où elle habitait et ce qu'elle étudiait ; elle répondait à voix basse. Ils finirent par oublier ce qui se passait sur le terrain. Moi, je regardais le ciel en imaginant une mariée se préparant pour une rencontre certaine, qui aurait lieu un jour.

Ma mère ne pouvait pas me donner beaucoup d'argent et j'avais trop honte pour en demander à Qassem, connaissant son revenu modeste. Je trouvais du réconfort dans ma petite radio et dans un carnet où je consignais pensées et souvenirs.

La sécheresse continuait à jeter son ombre sur la ville, devenue une destination privilégiée des migrants venus des villages voisins. De nouveaux quartiers poussaient comme des champignons, tandis que le chômage se répandait parmi les jeunes et que les rues comptaient de plus en plus de mendiants et de sans-abri.

Un soir, en revenant de la Maison des jeunes, je passais comme d'habitude près d'un grand carrefour dans le secteur de Chrarda, où de nombreux autobus s'arrêtaient avant de partir dans différentes directions. De loin, je vis un petit groupe de jeunes et d'enfants lancer des pierres sur les autobus et sur chaque voiture qui passait.

La scène était effrayante : cris, klaxons et passants courant pour éviter d'être blessés. Le nombre de jeunes augmentait et les voitures traversaient le secteur de plus en plus vite. Soudain, les forces de sécurité et d'intervention rapide arrivèrent. Elles frappèrent les émeutiers à coups de matraque et en arrêtèrent plusieurs.

Je voulus courir vers la maison, encore éloignée, mais la police semblait encercler le secteur. Il ne me restait qu'une ruelle étroite vers le quartier de la Kasbah, où je n'étais jamais passé. Je m'y engageai rapidement à la recherche d'un endroit sûr.

Alors que je courais de toutes mes forces, j'aperçus soudain une maison ouverte dont la lumière perçait l'obscurité. J'entrai. Plusieurs personnes étaient assises sur des chaises dans l'entrée. Je fis de mon mieux pour cacher ma peur et m'assis parmi elles.

Peu à peu, je remarquai la tristesse sur les visages, l'absence de sourires et l'odeur d'encens. Une récitation collective du Coran provenait d'une pièce. Je compris que j'étais entré au milieu de funérailles.

Une femme sortit bientôt avec un grand plateau de morceaux de pain tartinés de confiture et de beurre, puis servit du lait et du café. Ma faim était alors plus forte que ma peur. Je mangeai ma part sans me soucier des regards adressés à cet étrange invité, seul enfant assis parmi les adultes. Je me dis : « Beaucoup doivent penser que ma mère ou mon père est à l'intérieur. »

Je mangeai le pain, bus le café au lait et priai pour la personne décédée, dont j'ignorais même le nom et le sexe. Il était presque dix heures du soir. Lorsque certains commencèrent à partir, des questions angoissantes surgirent : où irais-je ? Devais-je passer la nuit ici ? Qassem était-il sorti me chercher dans l'obscurité ?

Soudain, je fondis en larmes. Un vieil homme en djellaba blanche, assis près de moi, me prit pour un parent du défunt et tenta de me consoler en évoquant ses qualités. Je finis par lui expliquer pourquoi j'étais là et pourquoi je pleurais. Il sourit, me prit par la main et me conduisit dans la rue par une autre sortie. La vie avait repris son cours normal, même si les forces de l'ordre restaient très présentes tout au long de la route.

Élégant en classe

« Les meilleures choses de la vie sont simples. »

- James Thurber

Il était six heures du soir lorsque la sonnerie annonça la fin des cours. Malgré la faiblesse des pluies, le froid était mordant et devenait plus intense après le coucher du soleil. Je quittai Khalid dans son joli quartier et poursuivis vers la maison de Qassem.

En arrivant, je trouvai la porte fermée. Après m'être assuré que personne n'était à l'intérieur, je remis mon cartable sur le dos et partis sans direction, partagé entre la faim, le froid, la fatigue et la tristesse.

Je m'assis sur une marche couverte devant une boutique fermée à l'entrée du quartier. Quelques minutes plus tard, j'aperçus au loin un homme sur une moto rouge. Plus il approchait, plus son visage devenait reconnaissable : c'était mon père. Je ne l'avais pas vu depuis plus de huit mois.

Je le serrai très fort dans mes bras, les yeux pleins de larmes. Il me demanda pourquoi j'étais seul dans le froid avec mon cartable. Je lui racontai. La tristesse de la situation assombrit la joie de nos retrouvailles. Il me dit : « Souviens-toi toujours de ce moment où tu tremblais de froid. Qu'il devienne une motivation dans ton parcours scolaire. »

Nous allâmes dîner dans un petit restaurant populaire, puis passâmes la nuit chez une parente dans l'ancienne médina. Après discussion, la décision générale fut que je terminerais l'année chez Qassem, qui vint le lendemain et insista pour que je retourne chez lui.

Mon père m'offrit un costume bleu brillant rapporté de France. J'hésitai d'abord à l'accepter, car il me rappelait les costumes des années 1960 et 1970. Mais il insista, affirmant que personne dans mon collège, pas même les professeurs, n'en possédait un semblable.

Je finis par accepter et lui demandai de m'acheter des chaussures assorties. Au marché de Tala'a, dans l'ancienne ville, il me montra des chaussures de sport noires : « L'élégance du costume ne sera complète qu'avec celles-ci. » Malgré mes réserves, il réussit encore à me convaincre.

Le lendemain matin, je fis exprès d'arriver un peu en retard en classe afin d'attirer l'attention de mes camarades sur mon costume élégant et mes chaussures de sport. Mon cœur battait vite lorsque j'entrai avec assurance. Les élèves me regardèrent étrangement. Après quelques secondes de silence, un camarade éclata de rire, bientôt suivi par les autres. Je compris alors que le goût de mon père en matière de mode n'était peut-être pas aussi sûr qu'il le pensait.

Je partageais l'essentiel de mon temps entre les cours et la Maison des jeunes. Plus les jours passaient, plus je ressentais le besoin d'avoir une chambre à moi, avec un peu de liberté et d'intimité.

Un matin, au petit-déjeuner, Qassem me demanda d'apporter l'après-midi à un moulin proche de son travail la charrette métallique que nous utilisions pour transporter l'eau. Je la poussai à contrecœur. En approchant de mon collège, j'avançais en évitant de regarder autour de moi, de peur de croiser le regard d'un camarade.

Il faisait chaud et le chemin était long. J'arrivai épuisé malgré la charrette vide. Qassem me demanda d'attendre en face du moulin, puis revint avec un sac de farine chargé sur la charrette et me demanda de le ramener à la maison.

Je poussais de toutes mes forces. Près d'un cimetière, je dus parfois tirer la charrette et m'arrêter pour reprendre mon souffle. Dans une montée, alors que la sueur coulait sur mon visage, le clou servant de béquille à la charrette s'enfonça soudain dans l'arrière de mon pied. Le sang remplit ma chaussure. Je bandai la blessure avec un vieux morceau de tissu ramassé au bord de la route, puis repris mon chemin, partagé entre douleur, fatigue et mécontentement.

Lorsque je m'ennuyais, je prenais ma radio et me promenais dans les ruelles de l'ancienne ville, contemplant les remparts historiques et les nuées d'oiseaux qui les survolaient. Je rêvais d'être un oiseau, libre de voler partout.

Un matin d'examen, j'arrivai tôt au collège et me tins avec quelques camarades sur une petite place devant l'établissement. Nous n'avions ni cartables ni cahiers. Nous imaginions les questions possibles. Je regardais le bâtiment modeste et les visages des élèves en pensant que j'allais bientôt quitter cet endroit, sans savoir ce que l'avenir me réservait.

À Beni Ammar, je passai les premiers jours des vacances d'été à réparer les fissures de notre nouvelle maison et à repeindre plafonds et murs.

Je pris l'habitude d'aller très tôt chaque matin dans notre petit champ pour ramasser des câpres et des figes. Une fois le travail terminé, je m'allongeais dans l'herbe devant une vaste mer d'oliviers, contemplant le ciel bleu au son des oiseaux, des tourterelles et de ma petite radio. J'emportais souvent un carnet où je notais pensées et événements. Mon ami Mohamed m'accompagnait parfois et me lançait ses questions provocantes sur l'origine de l'univers, l'existence humaine et bien d'autres choses.

Pendant toutes les vacances, je réfléchis à mes conditions de logement à Fès pour l'année suivante, d'autant que j'allais entrer au lycée. Un jeune du village, mécanicien débutant, me proposa de louer une chambre avec lui en ville. J'acceptai.

Les vacances passèrent lentement, avec une certaine monotonie. Je ne quittai jamais le village et attendis avec impatience le retour à Fès et à la vie scolaire.

Le nouveau logement

« Veille à obtenir ce que tu aimes, sinon tu seras obligé d'aimer ce que tu obtiens. »

- **George Bernard Shaw**

Mon nouveau compagnon et moi descendîmes de l'autobus et allâmes voir un agent immobilier près du lycée Ibn Khaldoun, où je devais étudier. Il nous conduisit dans un quartier populaire en vantant tout le long une belle chambre parfaitement équipée et une propriétaire qu'il décrivait comme un véritable « ange ».

À notre arrivée, des ordures étaient répandues partout. Nous montâmes l'escalier. La chambre, au premier étage face à d'autres pièces, avait une porte complètement délabrée et non peinte. Le sol était creusé et incliné. Une ouverture sans fenêtre donnait sur une cour poussiéreuse et pleine de déchets. Une étroite pièce rectangulaire attenante était, selon l'agent, destinée à servir de cuisine.

Le contraste entre son discours séduisant et la réalité sordide de la chambre me stupéfia.

La propriétaire, une vieille dame, nous conduisit ensuite en bas et nous montra des toilettes collectives froides et malodorantes, avec un robinet en cuivre : « Vous pouvez utiliser ces toilettes et y prendre aussi l'eau à boire. »

Sur le chemin du retour, l'agent continua à vanter les qualités de la propriétaire et nous avertit qu'il était presque impossible pour des célibataires de trouver une chambre. Nous n'avions ni le temps ni les moyens de négocier. Nous versâmes un mois d'avance.

Quelques jours plus tard, avant d'installer nos affaires, nous nettoyâmes la pièce, repeignîmes la porte, couvrîmes l'ouverture avec du plastique et collâmes des images sur les murs pour masquer certaines taches et fissures.

Nous achetâmes un vieux réchaud à gaz en cuivre qu'il fallait allumer manuellement. L'odeur du gaz brûlé et la fumée remplissaient la petite chambre. Mon compagnon passa une semaine entière à chercher du travail dans les ateliers de la ville, sans succès. Découragé, il m'annonça un soir qu'il allait quitter Fès.

J'éprouvai une immense joie en franchissant la grande porte du lycée. Il était entouré de hauts remparts historiques et le calme augmentait à mesure que l'on approchait des salles. Je fis de nouveaux amis. Un administrateur nous annonça que la composition de notre classe resterait la même pendant trois ans.

J'avais beau veiller à arriver proprement vêtu, mes habits sentaient souvent le gaz à cause du vieux réchaud.

J'invitai deux amis dans ma chambre. L'un apporta un magnétophone et des cassettes, l'autre des gâteaux ; je préparai le thé. Alors que nous écoutions de la musique et jouions aux cartes, l'électricité fut soudain coupée. La propriétaire entra sans permission et emporta le magnétophone.

Nous la suivîmes pour demander une explication. Elle m'annonça que l'utilisation de l'appareil exigeait le paiement d'un supplément d'électricité. Je n'habitais là que depuis deux semaines. Après une longue discussion, je lui remis une somme supplémentaire et elle me rendit le magnétophone.

Nous terminâmes la soirée sans musique. J'étais très gêné devant mes amis. L'un d'eux me promit de faire son possible pour m'aider à trouver une meilleure chambre. Je passai un mois entier sur les nerfs chez cette vieille dame, attendant de pouvoir déménager. Un matin, mon ami Mourad m'annonça qu'il avait trouvé une petite chambre chez un membre de sa famille.

La chambre se trouvait sur la terrasse. Elle n'avait pas de fenêtre et sa porte en bois était recouverte de tôle. À côté se trouvait un espace couvert de bois et de plaques de zinc que la famille utilisait comme cuisine. Lorsque j'y déposai mes modestes affaires, je m'allongeai sur mon matelas, regardai les quelques images accrochées au mur et ressentis un profond bonheur et un sentiment de sécurité.

J'aimais passer du temps avec le propriétaire, Ba Azzouz, qui ne se lassait jamais de raconter ses aventures pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il servait dans les forces françaises. Il montrait toujours la cicatrice d'une balle dans la paume de sa main droite et parlait de ses exploits, ainsi que de ses mariages au Vietnam, en France et en Allemagne, qu'il avait dû quitter à cause des circonstances de la guerre.

Mon arrivée dans ce nouveau logement coïncida avec de fortes pluies. J'éprouvais une chaleur inhabituelle en écoutant les gouttes frapper le toit métallique de la cuisine. J'achetai un magnétophone d'occasion qui m'aida beaucoup à combattre la solitude.

Je me rendais au lycée avec deux amis vivant non loin de chez moi. L'un étudiait la musique et venait souvent me voir avec sa guitare ; nous passions alors de très bons moments.

Devant ma chambre, une ouverture dans le mur donnait sur le quartier et sur la fenêtre d'un appartement d'en face. J'y apercevais parfois une jolie fille au sourire lumineux, parfois un homme à la longue moustache et au regard inquiétant. Sous l'ouverture se trouvait un robinet que j'utilisais pour boire et me laver. Les toilettes étaient dans l'escalier, derrière la porte de la terrasse, que Ba Azzouz verrouillait de l'intérieur vers neuf heures du soir. Je devais donc penser à les utiliser avant la fermeture.

Le week-end, j'adorais parcourir les ruelles de la médina. Partout, je ressentais la grandeur de l'histoire et j'aimais l'activité des artisans et des marchands.

Je m'arrêtais à la fontaine Nejjarine pour boire un peu d'eau, puis je me dirigeais vers le quartier Al-Achabine avant d'atteindre la place Seffarine, où les boutiques exposaient des objets en cuivre et en argent au rythme des coups de marteau des artisans transformant le métal en véritables œuvres d'art.

Non loin de là, je passais devant la mosquée Al-Qarawiyyine⁶¹ et me souvenais de mon professeur d'histoire-géographie, qui nous parlait avec fierté de ce haut lieu du savoir, de son ouverture ancienne aux étudiants et aux artisans, et des nombreuses disciplines qui y furent enseignées.

Souad, la fille aînée de Ba Azzouz, me donnait de temps à autre des légumes, des épices et de l'huile lorsqu'elle revenait du marché. Un jour, lorsqu'elle me dit que leur télévision était en panne, je voulus lui rendre service et lui assurai que je savais réparer les appareils électriques.

Elle accepta immédiatement et me conduisit chez eux. Sa mère avait préparé spécialement pour moi une théière et des gâteaux. Je sortis un tournevis et ouvris le vieux téléviseur. Après avoir nettoyé l'intérieur du cadre en bois rempli de toiles d'araignée, je retirai une lampe qui me semblait noircie et supposai qu'elle était responsable de la panne. Je la donnai à la dame en lui demandant d'en acheter une neuve.

Pendant son absence, je bus le thé et terminai les gâteaux. Lorsqu'elle revint, je mis la nouvelle lampe en place et allumai l'appareil. Un claquement retentit, suivi d'une fumée noire. Ma consternation fut immense.

⁶¹ Al-Qarawiyyine, Ce monument historique, édifié par Fatima al-Fihriya, est devenu un véritable phare du savoir et de la pensée. On y dispensait des cours et y organisait des cercles consacrés à différentes sciences, notamment les sciences religieuses, la jurisprudence islamique, la grammaire arabe, la médecine et l'astronomie.

De nombreux étudiants, venus de différentes régions du monde, s'y rendaient pour acquérir des connaissances. Parmi les personnes qui y auraient étudié figure Sylvestre II, qui deviendra par la suite pape. (999-1003)

De nombreux savants et penseurs y ont également enseigné, parmi lesquels Ibn Khaldoun et Lissan ad-Din Ibn al-Khatib

Je quittai la maison, très embarrassé. La dame regardait tour à tour le téléviseur et la théière, comme si elle pensait : « Nous avons perdu le téléviseur, le thé et les gâteaux pour rien. »

Moins d'une semaine plus tard, Souad m'annonça que son père avait acheté une nouvelle télévision couleur. En ramassant le linge sur la terrasse, elle ajouta : « Merci pour ce que tu as fait. Sans cela, nous n'aurions jamais acheté un nouveau téléviseur ni pu regarder les programmes de la deuxième chaîne, qui vient de commencer à émettre. ⁶²»

Après avoir acquis une expérience d'animation à la Maison des jeunes, un ami me proposa un soir de présenter des spectacles éducatifs pour enfants dans des établissements scolaires privés. L'idée me plut et nous commençâmes à la mettre en pratique. Ce fut une expérience merveilleuse et une échappatoire qui me permettait de retrouver l'innocence de l'enfance.

Les samedis et pendant mon temps libre, je parcourais la ville à bicyclette pour proposer aux directeurs d'écoles privées, dans les quartiers populaires comme dans les quartiers aisés, un programme éducatif comprenant théâtre, jeux et chansons. Je notais les rendez-vous dans mon carnet.

J'aimais énormément jouer le rôle d'un enfant et voir sourire les petits qui écoutaient mes histoires sur l'honnêteté, le travail et la fidélité, et qui me considéraient comme leur ami. Après chaque spectacle, je me disais : « Ma véritable récompense, c'est cette paix intérieure, bien plus que la petite somme reçue. »

Un samedi chaud, pendant la deuxième semaine du Ramadan, je décidai de rendre visite à des parents dans l'ancienne médina. Je mis quelques vêtements, un livre de révision et ma petite radio dans mon sac à dos rouge. Avant de partir, j'informai la propriétaire, qui depuis le début du mois me donnait chaque soir un bol de harira, que je ne romprais pas le jeûne dans ma chambre.

⁶² La deuxième chaîne de télévision marocaine (2M) a commencé à émettre au début du mois de mars 1989.

Je parcourus à pied la longue distance entre Aïn Haroun et l'ancienne ville. À Tal'a Sghira, je m'arrêtai devant un hammam populaire. Je pris un ticket : c'était l'occasion de me laver et de faire passer le temps jusqu'à l'appel à la prière du coucher du soleil.

Je plaçai mes vêtements et ma radio dans mon sac et le confiai à l'employé du hammam, qui le posa dans une caisse en bois en hauteur. Je laissai mes nouvelles chaussures de sport blanches sous un long banc en bois dans le vestibule.

Je restai plus d'une heure dans le bain, mais je ne cessais de penser à ma radio, craignant que quelqu'un ne la vole. C'était ma compagne inséparable.

En sortant, je récupérai mon sac et vérifiai d'abord que la radio était toujours là. Je m'habillai rapidement. Lorsque je me penchai pour reprendre mes chaussures sous le banc, surprise : elles avaient disparu.

Je protestai auprès de l'employé : « Où sont mes chaussures ? Qui les a volées ? Vous êtes responsable ! » Il me regarda avec étonnement : « Je t'ai rendu le sac que tu m'avais confié. Les chaussures, tu ne me les as pas données. » Puis, avec un certain plaisir, il ajouta : « Malgré ton accusation, je ne vais pas te laisser sortir pieds nus. »

Il sortit une vieille paire de sandales en plastique usées, attachées avec un fil de fer rouillé, et me les tendit : « C'est mon cadeau. N'oublie pas de prier pour moi en ce soir de Ramadan. »

Avec ces lourdes sandales, qui me rappelaient l'histoire de « la chaussure maudite ⁶³ » d'Abou Al-Qasim, il n'était plus question de rendre visite à la famille. Je pris mon sac et quittai le hammam en le maudissant intérieurement. Je marchai rapidement, le moral brisé, sans regarder ni à

⁶³ Le récit d'Abou Al-Qasim Al-Tanbouri raconte l'histoire d'un homme de Bagdad célèbre pour une vieille chaussure continuellement rapiécée, devenue si lourde qu'elle passa en proverbe.

droite ni à gauche. Une heure plus tard, j'arrivai dans ma chambre et me jetai sur le lit.

Je ne me réveillai qu'après l'appel à la prière du coucher du soleil et pris un repas léger. Cette journée difficile m'avait coûté mes chaussures et le bol de harira que je n'avais pas reçu ce soir-là.

Je racontai l'histoire à plusieurs amis et à la propriétaire, qui compatit. Deux jours plus tard, en m'apportant la harira, elle me surprit : « J'ai vu tes chaussures aujourd'hui, mises en vente au marché aux objets d'occasion de Bab Boujloud, du côté du rempart. »

Le lendemain, après les cours de l'après-midi, je partis avec un ami grand et robuste examiner les marchandises du marché. Je lui montrai mes chaussures. Il les prit et demanda sévèrement au vendeur : « D'où viennent-elles ? » Le jeune homme se troubla et affirma qu'elles ne lui appartenaient pas.

Nous prîmes les chaussures et quittâmes rapidement les lieux. En chemin, je dis à mon ami en souriant : « Aujourd'hui, j'ai compris l'avantage d'avoir des amis grands et costauds. »

Le faux héros

« Si tu ne peux pas chasser tes soucis, fais-les
exploser dans un éclat de rire. »

- Jerome Klapka. Jerome

Chaque jour, je parcourais une longue distance entre ma chambre d'Aïn Haroun et le lycée situé près de l'historique Bab Sagma. Sur le chemin, je regardais les affiches du cinéma Ach-Chaab et j'achetais parfois un repas dans les petits restaurants traditionnels voisins afin de ne pas être en retard pour les cours de l'après-midi.

Ce matin-là, une atmosphère de tristesse pesait sur la ville. Au lycée, tout le monde parlait de l'effondrement de la falaise de Benzakour, qui avait fait des victimes et détruit de nombreuses maisons sous les décombres. Certains élèves parlaient avec douleur de membres de leur famille ; d'autres pleuraient des amis.

Après les cours du matin, deux amis et moi allâmes sur les lieux, non loin du lycée. Nous observions de loin les équipes de secours, les ambulances, les pompiers et la foule. Je ressentis une profonde tristesse en voyant les décombres. À proximité, d'autres maisons avaient été construites dans des zones dangereuses et semblaient-elles aussi menacées.

Je maudissais intérieurement les années de sécheresse qui avaient poussé tant de gens à quitter leurs villages et à s'installer dans ces logements précaires. J'imaginai les enfants, les femmes et les hommes sous les gravats. Un de mes amis me dit : « Hier encore, ce petit quartier était plein de vie. Ses habitants luttèrent pour gagner leur pain et rêvaient d'un avenir meilleur malgré toutes les difficultés. Le destin ne leur en a pas laissé le temps. »

Nous quittâmes les lieux le cœur lourd. En chemin, nous apprîmes que des élèves du lycée figuraient parmi les victimes. Une peur terrible me saisit pour certains parents et amis vivant eux aussi dans des habitations exposées à ce genre de danger⁶⁴. Lorsque je rentrai dans ma chambre, les images de l'effondrement ne quittaient pas mon esprit. Je perdis l'appétit et ne pus déjeuner.

Le week-end, deux amis du quartier venaient me voir. Nous créions une ambiance joyeuse dans la chambre : l'un jouait de la guitare, l'autre frappait sur une casserole et moi sur un récipient en plastique. Nous chantions et jouions parfois jusqu'à minuit.

Un vendredi, nous décidâmes de faire une randonnée jusqu'aux environs de la ville pour profiter des eaux naturellement chaudes d'Aïn Allah. Avant le départ, l'un d'eux m'apporta une assiette de couscous. Après le déjeuner, nous nous retrouvâmes sur une place proche de la maison, en tenue de sport avec nos sacs à dos.

Nous prîmes un raccourci en pente et marchâmes d'un bon pas. Mes deux amis étaient très sportifs : l'un grand, l'autre de taille moyenne. À l'entrée de la ville, ils accélérèrent et je compris que j'aurais du mal à les suivre. Nous transpirions beaucoup et préférâmes marcher dans les champs, sous l'ombre des arbres dispersés au bord de la route, car notre destination était encore loin.

Quand mes amis disparurent entre les champs, la fatigue me gagna. Les voitures circulaient sur la route à ma gauche. Je décidai rapidement d'y retourner et de monter dans la première voiture qui accepterait de me prendre.

⁶⁴ Il m'arrive souvent d'être envahi par la peur et de perdre le sommeil lorsque je rends visite à des proches dont la maison se trouve au bord d'un précipice vertigineux. Cette même peur m'envahit également lorsque je me rends chez d'autres membres de ma famille, dont la maison est située au pied d'une pente abrupte, dans un quartier populaire à l'urbanisation anarchique.

J'arrivai ainsi près d'un champ en face de la source chaude et m'installai à l'ombre d'un arbre en attendant mes amis. Lorsqu'ils approchèrent, je me mis à marcher au bord du champ pour leur faire croire que j'étais arrivé avant eux.

Ils furent très étonnés, mais je réussis à les convaincre que j'avais pris un raccourci à travers les champs. Nous entrâmes ensuite dans le bâtiment des bains, où nous passâmes un très bon moment, puis nous allâmes boire des verres de yaourt naturel accompagnés de quelques pâtisseries.

Devant le taxi qui devait nous ramener à Fès, je découvris que l'argent qui me restait ne suffisait pas pour payer ma place. Je dus avouer à mes amis comment j'étais réellement arrivé avant eux et que ce trajet m'avait coûté un supplément. Ils payèrent la différence.

À l'arrivée, l'un d'eux me précéda vers la portière arrière du taxi et lança en riant : « Après vous, monsieur le faux héros ! »

Invité sur le campus universitaire

« La satire est le dernier refuge d'un peuple modeste et simple. »

- **Fiodor Dostoïevski**

À l'approche de la fin de l'année scolaire, mes camarades et moi parlions constamment de l'université, de son actualité et des filières scientifiques qu'elle proposait. Notre camarade Mahmoud, qui habitait près de l'université Mohammed Ben Abdellah à Dhar El Mahraz, nous confia que les humoristes satiriques Bziz et Baz donneraient un spectacle pour les étudiants sur le campus à la fin de la semaine.

Nous connaissions leurs créations grâce aux cassettes et à la télévision. L'occasion était trop belle et nous décidâmes d'y aller ensemble.

Nous arrivâmes sur le campus dans l'après-midi. Nous étions quatre lycéens, puis Mahmoud nous rejoignit. La place était très animée. Des cercles de discussion réunissaient des étudiants autour de sujets politiques et sociaux ; des livres et des revues étaient exposés sur les trottoirs. Les chansons de Fairouz, Cheikh Imam, Marcel Khalifé, Nass El Ghiwane, Ahmed Kaabour et Saïd Al-Maghribi résonnaient dans l'espace.

Je souhaitais être déjà étudiant afin de profiter constamment de cette atmosphère différente et de ce vaste espace qui me semblait empreint de maturité. Nous visitâmes les facultés de droit et de lettres, puis prîmes du thé et du café au restaurant universitaire.

Au coucher du soleil, nous rejoignîmes la foule d'étudiants qui attendait avec impatience le spectacle du duo satirique.

Après une courte attente, la soirée commença par quelques mots de présentation, de chaleureux applaudissements et des slogans enthousiastes. Le spectacle enchaîna des sketches satiriques sur des questions politiques et sociales, puis aborda la question palestinienne et l'évolution de la situation en Bosnie-Herzégovine. Les cris, les rires et les applaudissements éclataient régulièrement.

Le temps passa très vite. J'aurais voulu que le spectacle continue jusqu'au matin. Lorsqu'il prit fin, il était minuit et les autobus ne circulaient plus. Mahmoud nous proposa de passer la nuit chez lui. Il faisait chaud ; nous nous allongeâmes sur une natte en plastique près de l'entrée et dormîmes jusqu'à une heure avancée de la matinée.

Cette visite du campus universitaire me fut extrêmement utile. J'y découvris la maturité des étudiants et ressentis un sentiment de liberté et de responsabilité dans ce vaste espace. Je désirais plus que jamais obtenir le baccalauréat pour entrer dans l'une de ses facultés. La visite devint même une motivation supplémentaire pour travailler davantage.

À l'approche des examens, quelques amis et moi allions au café An-Naoura, qui restait fidèle aux chansons classiques de Mohamed Abdel Wahab, Oum Kalthoum et Fairouz malgré la grande vogue du raï, et qui conservait son caractère historique simple. Nous y révisions un moment avant de poursuivre dans le jardin Jnan Sbil⁶⁵, tout proche, en marchant de long en large.

⁶⁵ Le jardin Jnan Sbil remonte au XVIII^e siècle. Situé près de Bab Boujloud et de la place Batha, il s'étend sur plus de huit hectares et abrite de nombreuses espèces végétales, des fontaines et un grand bassin. Sa beauté a inspiré de nombreux poètes et artistes.

Le jardin n'avait plus la beauté dont beaucoup parlaient. Le grand bassin et les fontaines étaient asséchés, de nombreux arbres semblaient mal entretenus et les déchets envahissaient les lieux. L'endroit n'était plus aussi attirant pour les amoureux ou les jeunes mariés, tandis que mendiants et sans-abri y étaient devenus nombreux.

À la fin de l'année scolaire, je lus à la Maison des jeunes une annonce concernant un camp d'été sur la plage de Saïdia, organisé par un club dont j'étais membre. J'inscrivis mon nom, mais je ne pus partir à la date prévue parce que le mandat envoyé par mon père arriva en retard.

Je décidai de rejoindre le groupe trois jours après le début du camp. Le soir, je pris le train à Meknès en direction d'Oujda. Il faisait chaud et je m'allongeai sur une banquette en bois. C'était mon premier voyage en train.

J'arrivai à l'aube, puis continuai en autobus jusqu'à Saïdia. Sur la plage, je restai un moment à contempler la mer, que je voyais pour la première fois de ma vie. L'atmosphère me semblait poétique.

Je pris mon petit-déjeuner dans un café près de la plage, puis commençai à demander où se trouvait le camp. Un passant m'apprit que la ville et ses environs accueillait de nombreux camps. Je cherchai mon groupe pendant plus d'une heure, sans succès.

Épuisé par une nuit blanche dans le train, je choisis un endroit à l'ombre d'un arbre dans un camp proche de la plage. Je posai la tête sur mon sac et écoutai les chansons de George Wassouf venant d'une tente voisine.

Soudain, j'aperçus un ami du groupe qui passait tout près. Nous nous embrassâmes, puis je le suivis jusqu'aux autres.

Ce fut une heureuse coïncidence. Je passai ensuite une semaine merveilleuse qui me fit oublier la fatigue du voyage et les longues heures passées à chercher le camp.

Le calme avant la tempête

« Une encre pâle vaut mieux qu'une mémoire
rongée par l'oubli. »

- Proverbe chinois

À l'approche de la nouvelle année scolaire, je louai une petite chambre au rez-de-chaussée d'une maison du quartier Al-Mosalla. À l'origine, c'était une cuisine : il y restait un robinet d'eau condamné et, à côté, un plateau en ciment dont je fis mon bureau. Des étagères en bois me permirent de ranger quelques affaires et de gagner de la place.

Le nouveau logement me plaisait. Il était proche du lycée et de plusieurs services. Au même étage se trouvaient trois autres chambres et une salle de bains commune. Je fis connaissance avec de nouveaux amis. Non loin de là, une petite épicerie me fournissait nourriture, légumes et produits courants. Le commerçant m'appelait constamment « le professeur » et disait à son assistant : « Regarde ce que veut le professeur. » Cela me réjouissait tellement que je passais souvent le voir, cartable en cuir sous le bras, même pour acheter presque rien, simplement pour entendre ce titre. Jusqu'au jour où je découvris qu'il s'agissait d'une formule commerciale qu'il utilisait avec tous ses clients ; je lui demandai alors de m'appeler par mon prénom.

Dans la chambre en face de la mienne vivait un jeune homme originaire du massif du Zerhoun, qui suivait une formation de coiffeur. Je profitais souvent de ses services gratuits, même si le résultat n'était pas toujours très réussi. Nous préparions parfois les repas ensemble et avions convenu de faire le pain à tour de rôle et de l'apporter au four du quartier. Pour ma part, je portais la farine chez un camarade du lycée vivant dans le même quartier ; sa mère pétrissait et cuisait le pain, que je récupérais à midi.

Mon voisin, lui, pétrissait son pain et l'emportait lui-même au four. Au début, j'avais du mal à le manger, tant il était dur et salé. J'essayai néanmoins de m'adapter pendant quelques semaines, jusqu'au jour où je découvris que la bassine en plastique servant à pétrir la pâte était aussi utilisée pour laver la vaisselle et pour se laver. Je me retirai aussitôt de notre accord.

Un ami dont le père était mort venait souvent me rendre visite. Cette disparition l'avait obligé à abandonner ses études et à chercher un revenu pour vivre avec sa mère. Nous passions de longs moments à écouter de la musique. Pendant que je révisais, il vidait sur le sol un sac rempli de montres de contrebande rapportées de certaines villes du Nord, les nettoyait et les rangeait dans une boîte en carton avec quelques parfums bon marché qu'il vendait sur les marchés hebdomadaires ou dans les rues de la ville. Il répétait souvent : « Les pauvres n'ont-ils pas, eux aussi, le droit d'avoir des montres et des parfums ? »

Nous nous réunissions fréquemment dans la chambre voisine avec quelques invités pour jouer aux cartes et discuter. Un soir, alors qu'il était tard, le propriétaire descendit en pyjama et m'appela par mon nom. Visiblement irrité, il me demanda de cesser le bruit. Je répondis que je n'étais pas le seul locataire de l'étage, que nous étions quatre dans la chambre et qu'il aurait dû s'adresser à nous collectivement. J'avais l'impression d'être visé parce que j'étais le plus jeune. Il resta silencieux un instant, puis jura qu'à l'intérieur de sa chambre il n'entendait qu'une seule voix : la mienne.

Certains amis entraient chez moi sans frapper. Je cherchais une façon indirecte de leur faire passer le message. Une idée malicieuse me vint : je collai sur la porte une feuille portant, en belle écriture, « Bureau de Monsieur le Directeur ». Au début, cela suscita beaucoup de plaisanteries, mais le message finit par être compris.

Alors que les élèves du lycée et moi nous préparions à la première session des épreuves du baccalauréat, la presse annonçait une grève générale au Maroc, organisée pour protester contre la situation des travailleurs et des couches populaires, à l'appel de deux centrales syndicales, après l'échec du dialogue social avec le gouvernement.

Je me levai tôt, pris mon petit-déjeuner et partis vers le lycée, situé à environ vingt minutes à pied. Dans la rue, je croisai des gens allant au travail ; la plupart des boutiques et cafés étaient fermés, mais rien ne laissait encore présager l'ampleur des événements. Au lycée, je pris place pour l'examen. L'établissement semblait désorganisé en raison de l'absence de certains enseignants. L'administration nous répartit entre les salles et, fait inhabituel, nous passâmes l'épreuve à deux élèves par table.

Le lycée se trouvait dans une zone éloignée des quartiers habités, entouré d'un rempart historique qui lui procurait un grand calme. L'examen dura jusqu'à midi et nous devions revenir l'après-midi pour d'autres épreuves. Lorsque mes camarades et moi franchîmes la grande porte en bois, je restai stupéfait : j'avais l'impression d'avoir été coupé du monde extérieur. Des voitures brûlaient ici et là. Sur le chemin, je voyais au loin des cafés en flammes. Un dispensaire avait été vidé de ses équipements et de ses lits avant d'être incendié. Des personnes forçaient les serrures de magasins et emportaient toutes sortes de marchandises. Près de la place Ben Debbab, j'aperçus des autobus et des voitures brûlés ; non loin de mon quartier, une longue file de véhicules avait toutes ses vitres brisées.

Arrivé à la maison, je montai sur la terrasse pour observer la ville. De la fumée s'élevait de tous côtés et j'entendais les sirènes de la police et des ambulances. Après un repas léger, malgré la peur, je retournai au lycée pour poursuivre les examens. La situation paraissait encore plus grave : une agence bancaire avait été incendiée, ainsi que le bureau de poste où je conservais un peu d'argent. Je craignais pour mes économies. Des adolescents transportaient des marchandises et des chaises ; l'un d'eux emporta d'un magasin de photographie une grande image de paysage, puis la brisa et repartit à la recherche d'un butin plus intéressant.

Je franchis la porte du lycée. Il y avait moins d'élèves que le matin. Je passai plusieurs heures très tendues devant ma copie. Soudain, nous entendîmes des coups de feu. Tantôt je pensais aux questions de l'examen, tantôt à la façon dont je rentrerais chez moi.

Comme je le craignais, le retour fut extrêmement difficile. Devant le lycée se trouvaient une pièce d'artillerie et des soldats qui surveillaient la situation. Le soleil s'était couché et les forces de sécurité ainsi que l'armée étaient déployées le long de la route. Je marchais en tremblant. Des slogans indistincts arrivaient de la place Ben Debbab ; des jeunes couraient dans toutes les directions et des coups de feu éclataient de temps à autre. Je bifurquai vers la gauche, descendis une pente pour éviter la foule et atteignis enfin une entrée menant à mon quartier. Devant la maison, je poussai un grand soupir de soulagement.

Le lendemain, un calme prudent revint dans les quartiers. Je passai la journée à la maison à chercher des nouvelles. Les informations diffusées par les médias et celles que les gens se transmettaient étaient contradictoires quant au nombre de victimes et à l'ampleur des dégâts.

Lorsque je m'ennuyais, j'avais l'habitude de descendre vers la place Bab Boujloud. Il faisait froid, mais la place avait retrouvé toute son animation après les semaines marquées par la grève générale.

Sur un côté de la place, un jeune homme proposait à la vente une paire de chaussures brunes neuves. Je lui demandai le prix. « Cinquante dirhams », répondit-il. L'offre me surprit, car les chaussures semblaient de bonne qualité. J'en essayai une : elle m'allait bien et paraissait élégante. Par habitude, je négociai encore et proposai trente dirhams. Il accepta. Je lui donnai l'argent, ouvris le sac à dos vert que je portais, en sortis un cahier et m'appropriai à y ranger les chaussures, heureux de ma trouvaille.

Mais dès qu'il vit le cahier, son visage changea. Il me demanda de sortir les chaussures du sac et de les remettre par terre. Je regardais la scène, stupéfait, ne comprenant pas pourquoi il voulait soudain annuler la vente. Il reprit les chaussures, me rendit mon argent et les posa au sol. Le secret apparut alors : il s'agissait de deux chaussures droites.

J'eus du mal à retenir mon rire en regardant la paire et le jeune homme, qui continuait pourtant à chercher un acheteur. Je me sentis soulagé d'avoir échappé à cette mauvaise affaire : mon cahier, signe de ma pauvreté d'étudiant, m'avait en quelque sorte protégé de l'arnaque.⁶⁶ Je quittai néanmoins la place en pensant à la future victime qui se laisserait séduire par la belle couleur brune.

⁶⁶ Dans les jours qui suivirent la grève générale, les autorités intensifièrent les poursuites contre les personnes soupçonnées de détenir des biens volés. Plusieurs furent jugées, dont des élèves ; certains furent arrêtés, ce qui eut des conséquences négatives sur leur scolarité.

Amoureux de « la Dame »

« Il existe des gens dans le monde chez qui l'art
coule dans le sang sans qu'ils le sachent. »

- **Tawfiq al-Hakim**

Les vacances de printemps étaient terminées. Je quittai le village à pied vers le centre d'An-Nazala, portant ma valise et mes espoirs. L'autobus pour Fès arrivait souvent en retard et ne s'arrêtait parfois pas faute de places. Je recourais alors à l'auto-stop, faisant signe aux camions et aux voitures.

Un camion blanc s'arrêta. Je montai à côté du conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années, et lui indiquai ma destination. Quelques kilomètres plus loin, la pluie commença à tomber. Le paysage était magnifique : des champs verts s'étendaient à perte de vue et de petits cours d'eau coulaient près de la route.

Je sortis de mon sac une cassette d'Oum Kalthoum et lui demandai de la mettre. Le son était mauvais parce que la cassette n'était pas originale. Il la retira poliment, ouvrit un rangement au-dessus de lui contenant un grand nombre de cassettes originales et me dit : « Toutes sont d'Oum Kalthoum et toutes sont originales. Choisis celle que tu veux écouter. »

Je lui laissai le choix. Sur les notes de « Alf Leila wa Leila », il me raconta son amour pour les chansons de « la Dame », son désir d'assister à son concert à Rabat en 1968, puis son voyage en Égypte après sa mort pour visiter sa tombe. Il avait même remis une somme d'argent à un religieux du cimetière afin qu'il récite régulièrement des versets du Coran pour le repos de son âme.

Il ajouta : « Quand mon frère aîné a eu une fille, je lui ai demandé de l'appeler Oum Kalthoum en échange de la prise en charge de la cérémonie de l'aqiqa. Et c'est ce qui s'est passé. »

J'écoutais avec étonnement ce récit passionné, tandis qu'il reprenait parfois quelques passages de la chanson. À l'entrée de la ville, il me demanda ce que je faisais à Fès. Je lui répondis que j'étais lycéen et que j'allais bientôt passer le baccalauréat. Il m'encouragea à travailler sérieusement : « J'ai regretté trop tard de ne pas avoir terminé mes études. Aujourd'hui, j'en paie le prix par un travail pénible et des voyages nocturnes loin de ma famille. »

Lorsque j'arrivai à destination, je lui tendis un billet. Il le refusa avec un sourire et me dit en guise d'adieu : « Quand tu seras grand et que tu auras réussi tes études, n'oublie pas les gens simples comme moi. »

Dans notre classe régnait une atmosphère familiale. Nous étions moins de trente élèves et avons eu la chance de rester ensemble pendant trois années. Pendant les récréations, nous nous asseyions près du cimetière situé devant le lycée, chantions, jouions aux cartes et racontions des plaisanteries. En classe, le sérieux se mêlait au chahut. Je disputais régulièrement la première place à une camarade, qui me devançait souvent. Les mathématiques, contrairement à l'arabe, à l'espagnol, à la philosophie et aux sciences sociales, m'ennuyaient énormément.

Un jour, avant le cours de mathématiques, je cachai le cahier du camarade qui partageait ma table et le plaçai près de la vitre. Le professeur exigea que nous le rendions, mais nous niâmes. Soudain, la victime, un élève de grande taille, accusa mon ami Mourad, assis derrière lui. Je suivais la scène lorsque Mourad lui porta un violent coup de poing au visage, lui cassant deux dents de devant. Le sang se mit à couler de sa bouche. Le directeur arriva et emmena l'agresseur. Je craignais que Mourad ne révèle que j'avais caché le cahier, mais il ne le fit pas.

Nous entourâmes l'élève blessé. Je proposai une collecte pour l'aider à consulter un dentiste. Je sortis deux dirhams de ma poche et invitai les autres à contribuer. Certains éclatèrent de rire devant la modestie de ma mise. Le lendemain, nous avons réuni environ cent dirhams, que nous lui remîmes pour qu'il puisse se faire soigner.

Le professeur d'arabe appréciait parfois mes interventions. Un jour, je lui montrai quelques réflexions et poèmes. Ils lui plurent et il me demanda de les lire devant la classe. Il m'encourageait souvent à poursuivre des études de littérature arabe et me proposa même à l'administration pour représenter le lycée dans un concours régional de cette spécialité.

Dans les maisons, les cafés, les rues, les marchés et les établissements scolaires, on ne parlait que de la guerre du Golfe déclenchée après l'entrée des forces irakiennes au Koweït. Lors d'une période où j'étais dans mon village natal, je ne quittais presque jamais ma petite radio⁶⁷, cherchant les dernières nouvelles.

Alors que je discutais des développements de la guerre avec quelques amis du quartier, notre gentil voisin Abdessalam passa près de nous. L'un de mes amis courut vers lui en montrant la radio : « Saddam vient de frapper Tel-Aviv avec un missile Scud ; il paraît qu'il y a de lourdes pertes. » Abdessalam nous regarda avec un sourire chargé de soucis et montra le panier de légumes qu'il portait : « Aujourd'hui, le prix des légumes est en feu ; les tomates sont à sept dirhams le kilo. »

⁶⁷.La deuxième guerre du Golfe provoqua une forte augmentation de l'intérêt pour les médias audio, télévisés et écrits afin de suivre l'actualité politique nationale et internationale.

Hors des frontières

« Si tu aimes ton fils, laisse-le voyager. »

- **Proverbe japonais**

L'année scolaire touchait à sa fin et j'avais fortement réduit les activités éducatives que j'organisais habituellement dans les établissements. Je me rendais régulièrement au bureau de poste principal de Fès pour téléphoner à mon père en PCV. Je donnais le numéro à l'employé, puis m'asseyais parmi les clients en attendant qu'on m'appelle après acceptation de la communication par mon père. L'attente pouvait dépasser deux heures ; j'emportais donc un livre ou un journal. Les cabines téléphoniques étaient de mauvaise qualité et l'on entendait souvent les conversations des autres clients racontant leurs problèmes.

Lorsque mon tour arriva, j'entrai dans la cabine, pris le combiné et parlai à mon père de ma situation et de la famille. Je lui demandai les documents nécessaires pour obtenir un visa et de l'argent pour réserver mon billet. Les résultats venaient de tomber : j'avais obtenu le baccalauréat. Quelques jours après cet appel, le mandat et les documents nécessaires au visa arrivèrent.

Devant le consulat de France à Fès, une longue file d'hommes et de femmes remplissait les lieux. Un jeune vendeur de cigarettes à l'unité me proposa, contre de l'argent, de prendre la place d'un de ses amis dans la file. Je refusai.

Le lendemain, je me levai avant l'aube et pris un taxi vers le consulat. J'arrivai vers quatre heures du matin, persuadé d'être le premier, mais je découvris déjà une dizaine de jeunes allongés au sol dans la file, dont certains « professionnels de la queue ». Je sortis une petite serviette de mon sac, l'étendis par terre et pris place. Plusieurs heures plus tard, une employée recueillit mes documents et mon passeport et me demanda de revenir une semaine après.

Je dis au revoir à ma mère et à mes frères avant de partir pour Fès. J'y passai quelques heures puis, le soir, pris le train pour Tanger. J'y rencontrai deux jeunes Marocains vivant en Belgique. À l'arrivée, nous prîmes des chambres dans le même petit hôtel près du port. Le lendemain après-midi, nous embarquâmes ensemble pour Algésiras, puis reprîmes le train en direction de la France.

Dans le compartiment, les deux jeunes fumèrent abondamment. La fumée passive me donna de violents vertiges. L'un d'eux m'avertit que le train serait séparé en deux : une partie partirait vers le nord-est, l'autre vers le nord-ouest. Nous discutâmes et rîmes pendant des heures avant que je ne m'endorme.

Je me réveillai plusieurs heures plus tard, allongé dans le couloir du dernier wagon, mon petit sac près de moi. Je vérifiai que mon passeport et l'argent restant étaient toujours là. Un voyageur m'apprit que le train se dirigeait bien vers le nord-est, ma destination. Je compris que les deux jeunes m'avaient déplacé dans le bon wagon pendant mon sommeil et les remerciai intérieurement.

J'arrivai à Valence, puis pris un autre train vers Saint-Rambert-d'Albon, où mon père m'avait dit qu'il m'attendrait au « café des Espagnols ». Près de la gare, j'aperçus un homme au visage arabe. Je lui demandai s'il connaissait mon père et, à ma surprise, il le connaissait. Il me donna une bouteille d'eau et un jus, puis m'indiqua le café. Quelques instants plus tard, mon père arriva.

Nous nous embrassâmes, puis je montai derrière lui sur sa moto en direction de son logement à Anjou, entre Lyon et Grenoble.

Nous arrivâmes avant le coucher du soleil. Il s'agissait d'une villa appartenant à une famille installée en Suisse, située à l'entrée sud du village, avec deux niveaux et un sous-sol. Un grand terrain clôturé, verdoyant et parsemé d'arbres, l'entourait.

Le lendemain, je fis le tour du village : quelques maisons dispersées le long d'une route, une boutique, un café et, de l'autre côté, une aire de jeux pour enfants, une cabine téléphonique et une fontaine publique.

Mon père partait très tôt le matin à moto pour travailler. Pendant la journée, je me promenais à bicyclette entre les champs et les villages voisins. Les exploitations agricoles, souvent non clôturées, bordaient la route dans un paysage joyeux. Je cueillais parfois quelques fruits et m'allongeais pour profiter de la fraîcheur des arroseurs et du vert des cultures.

Un soir, je roulais entre de grands arbres bordant la route, dont les branches cachaient presque le bleu du ciel. Entre elles apparaissait le Rhône. La roue de mon vélo tomba en panne alors que le soleil allait se coucher et que la maison était encore loin. Je poussai la bicyclette jusqu'à apercevoir une maison parmi les arbres. Un homme d'environ soixante-dix ans accepta de m'aider. Il me fit entrer dans le jardin ; pendant qu'il allait chercher ses outils, sa femme m'apporta de l'eau et du café. Il répara la roue tout en discutant avec moi de nombreux sujets. Une fois le vélo prêt, je les remerciai chaleureusement et repris la route.

Je fis la connaissance de Francis, un jeune Espagnol vivant avec sa famille dans le village. Il me présenta à son tour un jeune Français nommé Antonio. Nous passions de bons moments dans les villages et petites villes voisines, qui accueillait presque chaque soir des fêtes musicales.

Un jour, j'attendis mon père dans un petit café de Bougé-Chambalud, à environ quatre kilomètres de la maison, avant d'assister à un concert sous une grande tente dressée au centre du village. Je bus un café et glissai un franc dans un grand juke-box pour écouter une chanson. Quelques instants plus tard, mon père s'arrêta à moto devant le café et me fit signe de sortir.

Je payai ma consommation. Le patron m'offrit un joli stylo et un porte-clés métallique, puis me dit : « Tu seras toujours le bienvenu ici. » Il me suivit pendant que je saluais mon père et ajouta : « Cela fait quelque temps que cet homme ne vient plus dans mon café, alors qu'il était un ancien client. Je ne sais pas pourquoi. »

Mon père intervint : « Tu ne sais vraiment pas pourquoi, Jean ? Un jour, tu m'as mal traité parce que je suis étranger. » Le patron répondit avec étonnement : « Je me souviens. Je t'ai seulement demandé de ne pas parler si fort dans le café. Je ne suis pas raciste comme tu le crois. » Je lui expliquai que cet homme était mon père et qu'il s'agissait d'un malentendu. Ils se serrèrent la main et, pendant la fête, nous nous saluâmes de nouveau au rythme de l'accordéon.

Mon père semblait bien intégré à la vie locale. Malgré son attachement à des valeurs traditionnelles et religieuses modérées, il était ouvert à la culture du pays qui l'avait accueilli comme immigré. En parcourant les marchés et les commerces de Saint-Rambert-d'Albon, il attirait souvent mon attention sur la propreté des rues et me parlait du bon accueil dans les administrations et les hôpitaux.

Mon père avait réussi à combiner naturellement la culture marocaine traditionnelle dans laquelle il avait grandi avec les valeurs du pays d'accueil, dont il reconnaissait les bienfaits. Je constatai directement que son éducation traditionnelle et son niveau scolaire limité ne l'avaient pas empêché de donner l'image positive d'un immigré ouvert et de s'intégrer à une société moderne.

Avec lui, je rendis visite à son premier employeur en France, qui l'avait accueilli au milieu des années 1970. C'était un homme de quatre-vingts ans nommé Marius, vivant dans une belle maison sur une hauteur entourée d'arbres, avec le Rhône visible en contrebas. Il me surprit en m'appelant par mon prénom. Il me parla de ses souvenirs avec mon père lorsqu'il était arrivé en France et de ses grands efforts pour apprendre quelques mots français.

Plus tard, mon père et moi fûmes invités à dîner chez un immigré marocain à

Saint-Rambert-d'Albon. Nous le retrouvâmes dans un café puis le suivîmes jusqu'à son logement, situé au milieu de carcasses de voitures et de déchets. Je me demandais comment quelqu'un pouvait vivre là avec sa famille. Nous entrâmes dans une habitation très exiguë et nous assîmes dans une pièce faiblement éclairée, froide et humide.

Le dîner arriva : nous étions quatre autour de la table et le repas consistait en une cuisse de poulet avec quelques pommes de terre. Je retins mon rire en regardant mon père, surpris. Nous mangions très lentement tandis que notre hôte nous racontait les cafés et les maisons qu'il avait construits dans une ville marocaine.

Après lui avoir dit au revoir, nous repartîmes rapidement. Sur le chemin, j'éclatai de rire. Mon père m'annonça qu'un vrai dîner copieux nous attendait à la maison, puis ajouta : « Certains immigrés passent une partie de leur vie à accumuler de l'argent, se privent des conditions d'une vie digne et se condamnent eux-mêmes à l'isolement dans cette société de consommation. »

La visite dura plus d'un mois. Pour moi, ce fut l'occasion de découvrir de nouvelles cultures et de nouveaux mondes. Pour mon père, elle fut aussi l'occasion de corriger l'image que ma mère et moi avions de sa vie à l'étranger : je découvris la dureté de son exil et les conditions difficiles de son travail.

Des rêves aux portes de la ville

« Votre réussite et votre bonheur résident en vous. »

- **Helen Keller**

Il ne restait que quelques jours avant le début de l'année universitaire. Beaucoup d'amis étudiant hors de Beni Ammar quittaient progressivement le village. De nombreuses familles retournaient également en ville après y avoir passé les vacances, et les ruelles perdaient peu à peu leur animation.

Chaque soir, je faisais une promenade dans les environs avec quelques amis. Nous nous asseyions sous un grand caroubier près du cimetière, profitions de l'ombre et parlions de nos rêves et de ce qui nous attendait à l'université. Nous évoquions aussi les événements internationaux qui occupaient les médias : la chute du mur de Berlin, la réunification allemande et la deuxième guerre du Golfe.

Un ami observa : « Au milieu de tout ce tumulte mondial, avec ses ambitions et ses espoirs, notre village reste paralysé ; sa situation se dégrade même. Beaucoup de boutiques, de pressoirs à olives et le moulin à grains ont fermé. De nombreuses familles sont parties vers les villes. Seuls les cafés ont résisté ; leur nombre a même augmenté. »⁶⁸

⁶⁸ À côté des cafés traditionnels fréquentés par les personnes âgées, où les consommations étaient encore servies sur des nattes, apparurent des établissements avec chaises et tables métalliques ou en plastique et téléviseurs couleur reliés à des lecteurs vidéo, davantage destinés aux jeunes.

Un autre ami nous parla de plusieurs élèves qui, malgré leur réussite méritée au baccalauréat, ne pourraient pas poursuivre des études universitaires cette année en raison des difficultés sociales de leurs familles, aggravées par les années de sécheresse. Je me rappelai une élève brillante à qui son père avait interdit de continuer après le certificat primaire pour des raisons dérisoires, ainsi que d'autres jeunes filles qui avaient quitté l'école après s'être mariées très tôt.

Pendant notre conversation, nous aperçûmes soudain un jeune homme allongé sur une tombe, fumant du kif, buvant de l'alcool et chantant à haute voix sans se soucier de rien. Un ami déclara qu'il refuserait d'être enterré dans ce cimetière, de peur qu'après sa mort quelqu'un ne vienne chanter ainsi au-dessus de sa tête. Il ajouta qu'il en ferait une recommandation à sa famille. Nous éclatâmes de rire en l'écoutant et en observant le jeune homme.

En descendant vers le village, illuminé par les couleurs du coucher du soleil, l'un de nous montra la kasbah et dit : « Quelle que soit la durée de notre absence et quels que soient les chemins que nous emprunterons, nous resterons fidèles à notre beau refuge. »

Je contemplais les oliviers, les maisons résistantes, la montagne qui les entourait, la grande mosquée, la source et le petit marché. Tous ces lieux étaient liés à des souvenirs qui resteraient gravés en moi. Beaucoup de visages avaient disparu des ruelles et des petits espaces du village ; d'autres étaient apparus avec de nouveaux rêves et de nouvelles aspirations.

Tôt le matin, avant mon départ pour Fès, je regardai depuis la terrasse de notre maison la place du quartier, qui me parut petite. Le terrain voisin avait perdu sa clôture après la mort de son propriétaire. Le chemin menant à la source était désormais couvert de déchets, depuis que le village disposait de deux fontaines publiques et que certaines familles avaient pu raccorder leur maison au réseau d'eau potable.

Au petit-déjeuner, ma mère ne me donna pas, comme autrefois, une longue série de conseils avant mon départ. Je sentis qu'elle commençait à me considérer comme quelqu'un d'instruit et à me traiter en adulte. Mais au moment de partir, je me jetai dans ses bras comme un petit enfant et lui demandai de prier pour ma réussite.

Depuis la fenêtre de la voiture, je regardais mon village blotti au pied de la montagne : ses enfants, ses quartiers, ses champs et ses habitants. Il disparaissait progressivement de ma vue tandis que je revivais les souvenirs des sept années écoulées depuis mon premier départ pour étudier. Sept années passées à une vitesse incroyable, avec leurs possibilités, leurs moments heureux, leurs difficultés et leurs souffrances. Je quittais le village physiquement, mais il restait présent dans mon cœur et m'accompagnait comme mon ombre.

À mi-chemin, des averses commencèrent à tomber. Les gouttes frappant le pare-brise me donnaient l'espoir d'un lendemain meilleur. Tout au long du trajet, le soleil apparaissait un instant puis disparaissait derrière les nuages.

Aux abords de Fès, en retrouvant les bâtiments familiers, chargé de mes rêves et de mes modestes affaires, je revis défiler de nombreuses images depuis ma première visite dans la ville.

Beaucoup de questions sur l'avenir me venaient à l'esprit. Je ressentais une nouvelle responsabilité et l'impression d'avoir grandi. J'étais sur le point de vivre une nouvelle expérience dans cette université qui m'attirait par son espace ouvert et ses vastes horizons intellectuels. Elle serait certainement une étape utile, mais elle exigerait encore davantage de patience et de persévérance.

Table des matières

Introduction

Rendez-vous avec la vie

Dans les bras de l'école

« Samra » pendant la saison des moissons

Le musicien du cimetière

La malédiction de la sécheresse

Le départ

Sur le chemin de la source

Voyage spirituel

La sécheresse et l'amour

Une « idole » en classe

La saison des olives

La nostalgie

Aventure dans la montagne

Mission sous le soleil

Dans l'univers de la Maison des jeunes

L'angoisse de la ville

Élégant en classe

Le nouveau logement

Le faux héros

Invité sur le campus universitaire

Le calme avant la tempête

Amoureux de « la Dame »

Hors des frontières

Des rêves aux portes de la ville

Ils ont dit de « Enfance sans pluie » ...

- « Enfance sans pluie est un retour à la littérature, ou plutôt le réveil de la littérature dans l'enfant d'autrefois, libérée d'une mémoire longtemps enfouie. » - Dr Driss Jabri, supplément culturel d'Al Ittihad Al Ichiraki.
- « Les moments d'humour et l'esprit de plaisanterie servent à affronter des situations embarrassantes, mais deviennent aussi, par endroits, une critique de politiques et de comportements jugés déplacés. » - Dr Abdelkabar Al Minaoui, Hespress.
- « Dans cet ouvrage, l'auteur se libère de la rigueur académique pour laisser s'exprimer des émotions humaines chaleureuses, au contact de souvenirs soigneusement choisis. » - Mohamed Belmo, Al Ahdath Al Maghribia.
- « Le récit fait revivre les espaces d'une enfance où se mêlent rêves chaleureux, audace, devenir, expérimentation et aventure. » - Dr Mustapha Ghelman, supplément culturel d'Al Ittihad Al Ichiraki.
- « Une œuvre littéraire remarquable qui dépasse les limites de l'autobiographie traditionnelle pour plonger dans la mémoire personnelle et collective ; elle mérite d'être traduite dans d'autres langues. » - Abdelati Jamil, Al Jazeera Net.
- « Cette œuvre singulière exploite la spécificité d'une génération qui n'avait pas encore été inscrite dans le récit marocain. » - Dr Abdessamad El Kabbaj, Al Jazeera Net.
- « Le lecteur se retrouvera derrière ou au milieu des événements du récit, malgré les différences de lieu et de langue ; c'est pourquoi j'y vois une expression de l'universalité de l'enfance. » - Naama Youssef Al-Soudani, Hespress.
- « La vision d'Une enfance sans pluie impose sa propre manière et son propre dialogue, révélant de nouvelles énergies de connaissance sans chercher à mettre le moi en avant. » - Dr Abou Ali Al-Ghazyoui et Dr Leila Ben Al-Madani, Al Mounataf.
- « Cette autobiographie constitue une matière riche et captivante pour une série télévisée ou un film. » - Dr Al-Mahjoub Bensaid, Hespress.

- « Enfance sans pluie est un texte qui recompose la mémoire, reconstruit le rêve et nous rappelle que chaque goutte de pluie absente de notre enfance nous préparait à un lendemain meilleur. » - Saïd Zayani, Din Press.
- « Dans Enfance sans pluie, Driss Lagrini ne nous livre pas de simples souvenirs personnels, mais une exploration de l'esprit d'une génération qui a vécu avec la fragilité de la terre et les promesses de l'émigration, sans perdre sa capacité de résistance. » - Abdelkabir Al-Majdoubi, supplément culturel d'Al Ittihad Al Ichtiraki.
- « Cette autobiographie exprime la nostalgie d'un lieu natal qui fut le point de départ des rêves d'Driss Lagrini ; écrire sur son village malgré les occupations quotidiennes est aussi une forme de fidélité d'un fils envers son lieu d'origine. » - Mohamed Sajid, revue Qira'at Ilmiya, Maroc.